31 MARS 1951 — N° 285 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library

AUX ABORDS DU 38e PARALLÈLE

Les parachutages massifs qui ont été exécutés dans la région de Séoul ont contraint les unités communistes combattant en Corée à se retirer au nord du 38e parallèle, que les troupes des Nations Unies franchiront, a déclaré le général en chef Mac Arthur, chaque fois que cela sera jugé opportun pour des raisons de sécurité, ce qui semble exclure toute idée de pénétration en force au delà de cette ligne de démarcation. Phot. Acmé.

Triplez

LA VIE DE VOS BAS ET LINGERIES EN NYLON

en utilisant **NYL 3** concentré super-actif spécialement conçu pour le lavage et l'entretien de la fibre de NYLON qu'il ASSOUPLIT, PROTÈGE NOURRIT et EMBELLIT

Distributeur : S.E.I.C.A.M.
8, Pl. Vendôme, Paris-1er

Nyl3

* *NYL 3 redonne l'aspect du neuf à chaque lavage*

Le Flacon : 195 Frs

LAVE ET RÉNOVE LE NYLON

Pub. JOUVE N° 106

CULINA

LA GRANDE MARQUE FRANÇAISE

spécialiste de la cuisine depuis 25 ans, vous offre toute une série d'éléments juxtaposables, aux lignes harmonieuses, rationnellement étudiés pour le travail et le rangement d'une cuisine moderne.

Après le succès considérable obtenu par la présentation de ses ensembles aux ARTS MÉNAGERS DE PARIS,

CULINA

vous invite à visiter l'exposition de ses cuisines modernes.

A PARIS, 21, rue Caumartin
Tél. : OPÉra 25-35

A NICE, 40, rue Pastorelli
Tél. : 522-65

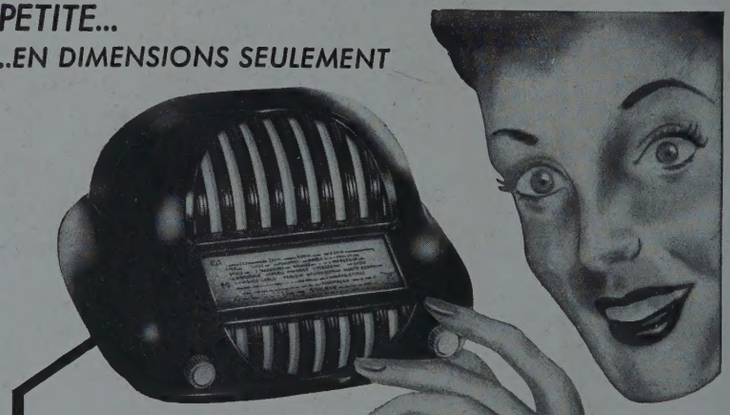
LE PIANO STUDIUM "MÉLODIE"

KLEIN

CATALOGUE ET ADRESSE DE NOS AGENTS FRANCO SUR DEMANDE

141 RUE LAFAYETTE
PARIS-Xe — TRUDAINE 05-31
USINE A MONTREUIL

PETITE...
..EN DIMENSIONS SEULEMENT



la Sonorette

MARQUE DÉPOSÉE

PUISSANTE, MUSICALE, SENSIBLE

Comme un grand poste

5 LAMPES

Toutes ondes y compris les ondes courtes 30 à 50 mètres BAND SPREAD.

La SONORETTE est présentée dans une gamme très variée de ravissants coloris.

Pas d'excuses !... A l'encontre d'autres postes ayant les mêmes dimensions, la SONORETTE ne demande pas un traitement de faveur parce qu'elle est petite et charmante.

La SONORETTE vous apportera les mêmes stations que les plus grands postes, clairement et distinctement, sa tonalité vous surprendra et vous plaira grandement. Sur ondes courtes, la SONORETTE est très puissante et s'accorde très facilement. On découvre aisément toutes les stations sur son cadran miroir lumineux. **12.995 frs**

Écrivez-nous pour recevoir sans frais le dépliant F.2 contenant toutes les caractéristiques sur ce poste.

Sonora RADIO
Usines et Bureaux
Puteaux - (Seine)

Pour AUTO, BATEAU, CAMPING, demandez l'adaptateur BLED-SONORETTE qui permet le fonctionnement de la SONORETTE sur accus de 6 volts.

AVEC TRAITEMENT "500"
NE SE FROISSE PAS

creme de caron

7me ANNÉE — NUMÉRO 285 31 MARS 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

LE DÉBUT D'UN GRAND VOYAGE

20 mars, 16 heures. Le palais de l'Elysée connaît une animation inaccoutumée, celle des grands départs. Un voyage d'une importance politique considérable va commencer. M. et Mme Vincent Auriol, qu'accompagne M. Robert Schuman, vont rendre visite, à Washington, au président Truman et, à Ottawa, au premier ministre canadien, M. Saint-Laurent.

Avant le départ du président Auriol les membres du gouvernement et les présidents des Assemblées, notamment M. Edouard Herriot (en haut), sont venus le saluer.

Mais voici que la minute des adieux est venue. Tandis que M. Monnerville souhaite une dernière fois bon voyage à Mme Auriol, le président monte dans sa voiture, qui s'éloigne bientôt sous les vivats d'une foule de curieux auxquels M. Vincent Auriol répond par un salut amical.

A 20 h. 45 le cortège entre dans la gare maritime du Havre, où l'accueille le député-maire, M. Courant. Après une brève cérémonie, le président monte à bord de l'*Ile-de-France,* où est offert un dîner d'adieu au cours duquel ont été prises nos deux dernières photographies. Elles montrent, d'une part, Mme Vincent Auriol, entourée du général Vanier, ambassadeur du Canada, et de M. Bruce, ambassadeur des Etats-Unis à Paris, et, d'autre part, M. Vincent Auriol, ayant à sa gauche Mme Bruce et à sa droite Mme Vanier.

A 23 h. 45, l'*Ile-de-France* lève l'ancre. Ainsi commence ce voyage dont nos lecteurs trouveront, dans notre numéro du 14 avril, un compte rendu illustré de nombreuses photographies.

ACTUALITÉS MONDIALES DE

TEHERAN. Le parlement iranien a voté la nationalisation des entreprises pétrolières dans lesquelles la Grande-Bretagne a d'importants intérêts. Cette décision a été précédée de manifestations xénophobes.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

PARIS. Après neuf mois de négociations délicates le projet de traité concernant le pool européen charbon-acier a été paraphé au Quai d'Orsay par les chefs des six délégations participantes du plan Schuman. De g. à dr. : MM. Taviani (Italie), Hallstein (Allemagne), Jean Monnet (France) et, debout, M. Robert Schuman.

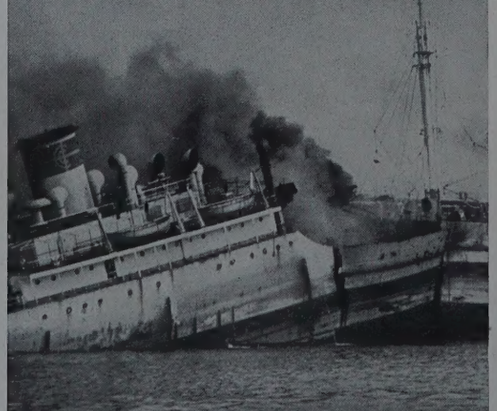
AMERSFOORT. M. Dupuis, ambassadeur du Canada aux Pays-Bas (au centre), a remis à la reine Juliana, au prince Bernhard et au ministre de la Défense des canons expédiés par son pays à l'armée hollandaise.

LE CAIRE. Les membres des organisations féministes égyptiennes ont manifesté avec véhémence devant le palais royal pour revendiquer le droit de vote pour les femmes et leur accession à tous les emplois publics.

BUENOS-AIRES. Au cours d'une cérémonie nocturne qui a eu pour cadre le stade du Rio-de-la-Plata, le général et M^me^ Eva Peron ont remis leurs récompenses aux vainqueurs des Jeux Olympiques panaméricains.

WASHINGTON. La commission sénatoriale d'enquête sur la criminalité a entendu l'un des gangsters du jeu aux Etats-Unis, Costello, sur ses relations avec l'entourage de plusieurs personnalités politiques.

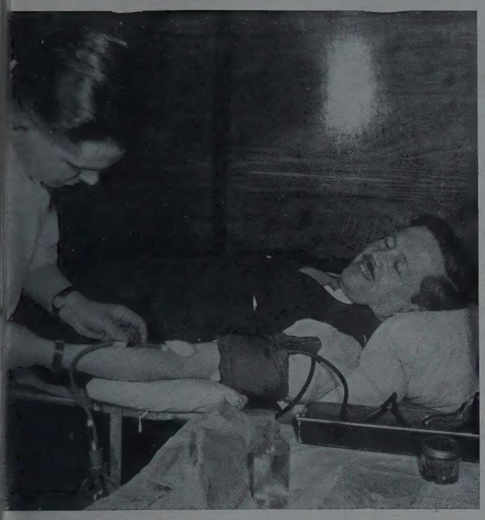
BONN. L'Association de la presse étrangère a donné un dîner auquel assistaient (à gauche) le chancelier Adenauer, son adjoint aux Affaires extérieures, M. Hallstein, et (à droite) le haut commissaire, M. John McCloy.



NAPLES. Le pétrolier de 10.000 tonnes *Montalegre*, en réparation dans le grand dock du port, a sauté à la suite d'une violente explosion qui l'a coupé en deux et qui a fait de nombreuses victimes.

PRINCETON. Einstein a remis, lors de son soixante-douzième anniversaire, des prix fondés par lui aux physiciens, MM. Sohwinger et Godel. De face, M. Strauss, président de l'Institut pour l'avancement des sciences.

LA SEMAINE



LONDRES. Prêchant d'exemple dans la campagne pour la transfusion sanguine, le nouveau ministre de la Santé du cabinet Attlee, M. Hilary Marquand, est allé donner de son sang à l'University College Hospital.

ATHENES. Du balcon de son hôtel, l'archevêque de Chypre a harangué les étudiants athéniens qui manifestaient pour la réunion de Chypre à la Grèce. Il avait été reçu peu avant en audience par le roi Paul.

ADDIS-ABEBA. S. M. Haïlé Sélassié, assisté du prince Asfawossen (à g.), a offert un banquet en l'honneur du prince Ali Khan (à dr.), qui effectue le tour de l'Afrique avec son épouse, l'ex-actrice Rita Hayworth.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

La presse française, du moins celle qui se juge libre, a manifesté de l'étonnement, de la douleur même, à la pensée que l'Égypte tout entière avait accueilli, reproduit et paraphrasé, sans aucune intervention de l'esprit critique, les nouvelles pharamineuses, déconcertantes, absurdes et naturellement controuvées qui lui ont été transmises du Maroc par des correspondants sur les affinités et même sur la nationalité desquels on pourrait épiloguer longuement. *Le Figaro*, dans son éditorial, a fait avec amertume le procès de l'information qui « est devenue de plus en plus douteuse, suspecte et partiale à mesure que son rôle est devenu plus important... » Ces réflexions désabusées appellent quelques commentaires.

Toute information tend à produire un certain effet. Cet effet dépend, d'une part, du contenu de la dépêche, du tour et du ton de la dépêche, d'autre part, de la qualité du public auquel cette dépêche est communiquée.

Il est bien évident que les moyens d'informer le public sont, aujourd'hui, nombreux, variés, étonnants. J'ai dit « informer » et non « instruire », car il ne faut absolument pas confondre l'information et la culture. Ces moyens nouveaux, mis à notre disposition par les techniques modernes, nous permettent-ils vraiment de connaître certains faits plus promptement qu'au temps jadis ? Voilà qui mériterait d'être examiné. Tout le monde sait que la nouvelle des victoires de César parvenait à Rome en quelques heures, transmise par des feux bien placés, selon des conventions précises. Les pâtres du Moghreb, aujourd'hui comme autrefois, se communiquent les nouvelles en les criant d'une colline à l'autre, et ce mode de transmission, pour rudimentaire qu'il soit, est très rapide. Les nouvelles sont parfois déformées dans l'aventure ; mais les mécaniques aussi sont sujettes aux fautes et l'histoire anecdotique fait mention de diverses dépêches télégraphiques transmises incorrectement.

En vérité, le moyen est d'importance secondaire. Pour merveilleuse qu'elle soit, la machine ne fait que ce qu'on lui fait faire. Le téléphone, le télégraphe, la radio... ce ne sont que des véhicules. Ce qui compte d'abord, c'est la juste et soigneuse observation des faits. Dans une société raisonnable, le premier précepte de Descartes devrait être inscrit en lettres de feu au fronton de tous les établissements consacrés à l'information. « ... Ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle, c'est-à-dire (d') éviter soigneusement la précipitation et la prévention... » Hélas ! nous sommes loin de compte ! Les merveilles de la technique savante, qui rendent parfois quelque service à l'honnête homme, favorisent surtout les ambitieux, les violents, les intrigants et les fous. Les faits sont le plus souvent mal observés, interprétés d'une manière tendancieuse, bien contraire à la méthode cartésienne ; ils sont choisis et présentés dans un ordre arbitraire. Parfois les événements relatés sont de l'invention toute pure. Qu'y peut la machine ? Elle ne juge pas : elle fonctionne. Et comme le mensonge et la perfidie ont désormais d'admirables chances de se donner carrière, le désordre des esprits grandit avec le succès de cette science qui devrait les éclairer.

Dans les pays de haute culture, dans nos pays de l'Occident européen, par exemple, le bon sens populaire réagit avec une certaine persévérance contre les excès d'une information déloyale. Les informateurs eux-mêmes, quand ils sont trop peu certains de leurs informations, ont tendance à les mettre en doute alors même qu'ils les présentent. Ils produisent la plupart des nouvelles sur le mode conditionnel, coutume contre laquelle je me suis élevé naguère et qui a pourtant le mérite de placer, dès l'abord, le public en état de défiance. Maintes informations sont d'ailleurs données « sous toute réserve ». Ainsi la curiosité du public est-elle en même temps éveillée et détrompée.

Les auditeurs de la radio, les lecteurs des gazettes, les spectateurs du cinéma ou de la télévision, dans les pays où l'esprit critique peut jouer en toute franchise, ont depuis longtemps perdu la sainte naïveté de l'enfance. Ils ont été souvent leurrés ; ils flairent le truquage, l'information prématurée, le renseignement fantaisiste. Ils ne s'abandonnent pas sans réticence à l'enthousiasme ou à la colère. Ils attendent une confirmation. Ils la cherchent parfois en comparant des informations de provenances différentes. Il serait impossible, en France, d'obtenir, dans un cercle quelconque, un vote d'unanimité sur une simple dépêche venue on ne sait d'où. Il y aurait toujours quelqu'un pour exiger une vérification, pour réclamer un surcroît de renseignements, pour demander et obtenir la convocation de témoins. Cette incrédulité, ce scepticisme ne parviendront peut-être pas à purifier l'information intempérante ; ils en neutraliseront du moins les effets dans beaucoup de bons esprits. C'est une consolation mélancolique. Une consolation quand même.

CI-DESSUS : LE CAPORAL-CHEF HENRI ZAUBERMAN, DE PARIS, EN COMPAGNIE DE PAYSANS CORÉENS. LES RUDES COMBATS QU'ILS ONT LIVRÉS SEMBLENT N'AVOIR EN RIEN ENTAMÉ LE MORAL DE CES HOMMES.

LA GUERRE EN CORÉE

L'HÉROÏQUE ASSAUT DE LA COTE 1037

LE LIEUTENANT ROBERT DE VILLENEUVE UTILISE UN CASQUE COMME CUVETTE ET COMME PLAT A BARBE.

LE BATAILLON FRANÇAIS A LIVRÉ LE PLUS DUR, LE PLUS MEURTRIER, LE PLUS SAUVAGE DES COMBATS

PAR NOTRE CORRESPONDANT DE GUERRE PAUL MOUSSET

IL faisait si beau ce matin-là, au nord de Wonju, qu'un regret me venait de quitter la Corée. Non que rien témoignât de la venue du printemps. Les peupliers d'Asie plaquaient au contraire sur le ciel leurs ramures effeuillées, en arêtes de poisson. Mais le soleil brillait. Une neige toute fraîche recouvrait rizières, plateaux, montagnes. Elle mettait en valeur ces mélèzes bleu de Prusse, ces chênes nains au pelage roux qui resteront dans mon souvenir inséparables d'un paysage coréen...

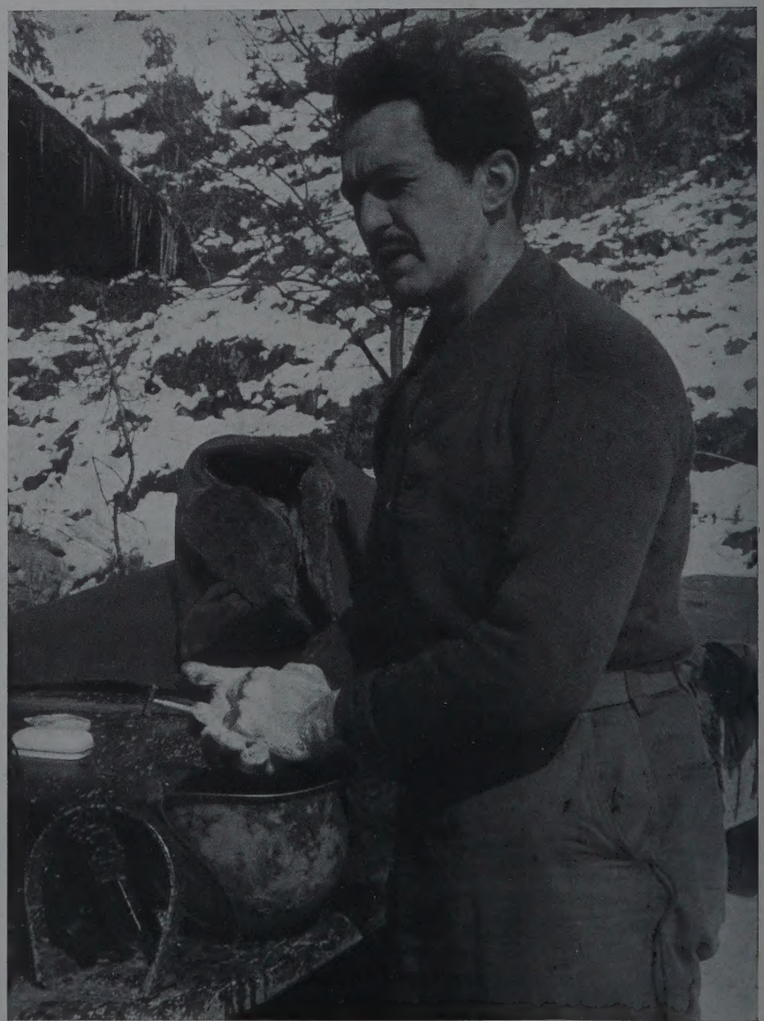
... Un paysage de paix, aurais-je dit lors de ma si lointaine arrivée — en novembre. Un paysage, savais-je maintenant, baigné du silence trompeur qui précède et suit toute bataille. Car une bataille venait d'avoir lieu, à moins de 15 milles à l'est, la plus dure, la plus sauvage, la plus inhumaine dans laquelle eût été engagé le bataillon français.

S'agissait-il là, comme l'assurait le nouveau colonel du 23e régiment d'infanterie américaine, d'un défi lancé par les Chinois aux Français ? Ceux-ci le relèveraient-ils ? S'empareraient-ils, à Munchi, de la cote 1037, seulement tenue, pensait-on, par quelques éléments adverses ? Exploit sportif sans doute, étant donné la nature du terrain, mais surtout d'un intérêt stratégique puissant. La cote 1037 constituait une position-clef.

L'idée d'un « défi » impressionnait peu les Français. A Wonju, à Twin Tunnels, à Chipyong-Ni, ils avaient prouvé leurs qualités guerrières. Mieux valait qu'on parlât d'un ordre. Mais, à leur avis, cette montagne se trouvait fortement défendue. Les difficultés d'accès étaient considérables. Sans préparation, sans soutien d'artillerie, sans un appui aérien incessant, la victoire paraissait devoir être coûteuse.

COUTE QUE COUTE !

L'ordre fut maintenu. Coûte que coûte, les Français devaient s'emparer du « piton ». Le bataillon s'ébranla. Par des chemins tels qu'il n'en avait encore jamais vu, par un froid qui rappelait les pires moments de la campagne, il gagna un col. Du P. C., lié à la route, jusqu'au pied des positions qu'il convenait d'emporter, il pouvait y avoir à vol d'oiseau 2 ou 3 kilomètres. Mais ces positions se présentaient sous la forme d'un escarpement de 900 mètres de hauteur, de 1.500 mètres de longueur. Pour atteindre la base de départ il fallait escalader, dévaler d'autres pitons, parallèles ou perpendiculaires à la



La chaine de montagnes qui borne l'horizon de ce petit village coréen, aux toits et aux champs enneigés, a été l'objet de batailles acharnées.

redoute principale. Soit, pour des hommes entraînés, une marche de près de deux heures dans des conditions normales.

Deux tentatives eurent lieu, les 3 et 4 mars. Elles suffirent pour justifier les pronostics du commandement français. Le 5, à 9 h. 30, après une préparation d'artillerie et de mortiers lourds américains, peut-être moins puissante et plus tardive qu'on ne l'avait espérée, les Français attaquent. Les éléments ennemis se trouvent enterrés sur la pente. A contre-pente : les réserves.

La 2e compagnie, du capitaine Huchard, progresse en tête. Toutes les armes automatiques de la base de feu l'aident dans sa tâche. Elles s'efforcent de neutraliser le feu ennemi, cependant que les Français commencent à grimper le long d'une paroi souvent proche de la verticale, napalmée la veille, où ne restent plus d'arbustes auxquels s'accrocher et dont l'ennemi, bien à l'abri, défend farouchement l'approche. « L'attaque de Constantine » a dit quelqu'un.

L'HÉROIQUE ASSAUT

A première vue, aucun doute : la position est quasi imprenable. Pourtant, grâce à des miracles de cran, d'opiniâtreté, grâce aussi à leur science de la manœuvre, les Français montent, montent encore. Alors qu'un faux mouvement les précipiterait dans le vide, ils écrasent la résistance adverse, prennent l'un après l'autre chaque trou à la grenade (ces grenades que, bien souvent, Chinois et Nord-Coréens ramassent pour les relancer sur l'assaillant). Néanmoins, malgré des prodiges d'héroïsme, la progression « piétine ». Le succès de l'opération semble douteux. C'est alors que, débordant par la droite une arête presque à pic, le jeune lieutenant Boutin découvre l'angle mort propice, s'infiltre, réussit à conquérir un emplacement d'arme automatique d'où, prenant de flanc l'ennemi, il permet au reste de la vague d'assaut de s'emparer des quelques mètres qui la séparent du sommet. Cette première partie de l'affaire avait duré une heure et demie, et ces quelques lignes traduisent mal l'âpreté, la tragique lenteur d'un combat où les pertes furent lourdes, où des officiers, des hommes furent tués à bout portant...

... Les compagnies de soutien avaient reçu du lieutenant-colonel de Cockborne, qui avait pris le commandement effectif du bataillon, l'ordre de « coller » à la compagnie d'assaut. On ne leur avait pas dissimulé que si la compagnie d'assaut ne parvenait pas à se maintenir sur le terrain conquis la responsabilité leur en incomberait. Précautions inutiles. Après la leçon de bravoure donnée par la compagnie d'assaut, elles fonçaient d'un même élan et occupaient entièrement le massif montagneux.

L'opération n'était pas terminée pour autant. Retranché sur un mamelon d'une altitude au moins égale à celle du sommet conquis, l'ennemi ne se laissait pas déloger. D'une base de départ située sur la contre-pente du mamelon, il lançait en hurlant des contre-attaques appuyées de tirs d'artillerie et de mortiers parfaitement ajustés. Il appartenait à la 3e compagnie du lieutenant Baxerres de stopper ces contre-attaques. Chinois ou Nord-Coréens, les hurlements des adversaires n'impressionnaient plus les Français, qui, rendant injure pour injure, multipliaient les feux.

UN DUEL A LA RADIO

Ici un incident. Tandis que se poursuivaient attaques et contre-attaques, les radios, française et adverse, se livraient à un assaut d'un autre ordre. Il se trouvait (on l'avait déjà observé à Chipyong-Ni) que les postes portatifs de radio dont sont munies les unités modernes au combat fonctionnaient sur des longueurs d'onde identiques. Chez les Français, après le premier temps de l'action, la surprise n'avait pas été petite d'entendre des ordres de rectification de tirs d'artillerie donnés par l'ennemi dans une langue bien différente du coréen ou du chinois. Laissons à ceux qui crurent entendre là une langue slave la responsabilité de leurs affirmations. L'affaire se corsa lorsque l'observateur d'artillerie ennemi prit à parti, avec un fort accent, mais en français, les gens du bataillon. Un duel verbal s'ensuivit, non sans saveur en d'autres circonstances, un échange d'invectives qui accompagnait, dominait le bruit de la fusillade, le fracas des explosions. Parfois, une prière : « Dites donc, les Français, voilà dix minutes que vous occupez l'air. Laissez-moi passer quelques ordres, moi aussi ! » Là-dessus, forçant la voix, l'inconnu de rugir une kyrielle de mots dans sa langue. Et sa conclusion : « Allez ! A vous, maintenant ! » « Macaque ! » hurlait le lieutenant-colonel de Cockborne, qui, avec le vocabulaire plein de fougue d'un ancien commandant de la Légion, exprimait son désir de pouvoir travailler en paix. Des menaces lui répondaient : « Cette histoire-là va vous coûter cher ! Deux bataillons de renfort vous attendent ! » En une brève réplique, les Français indiquaient quel sort réserver sans plus attendre à ces unités nouvelles. « Vous tirez bien, disait encore l'inconnu. Mais voyez ce que nous pouvons faire ! » Une salve de mortiers lourds justifiait, par malheur, la prétention.

De temps à autre intervenait une accalmie pendant laquelle les Français s'efforçaient de ramasser leurs blessés ; le commandant médecin Jean-Louis, de les panser ; pendant laquelle aussi les combattants tentaient de s'enterrer dans un sol gelé. « Creusez ! avec ce que vous voudrez ! vos baïonnettes ! vos ongles ! Mais creusez ! Enterrez-vous ! C'est vital ! », les exhortait le commandant Barthélemy. Déjà blessé, il circulait, malgré les éclats de 105, de mortiers et les balles, le long de la position.

ENFIN, LA RELÈVE !

Ainsi touchait-on au troisième soir d'une attaque, dans un terrain diaboliquement tourmenté, aux dénivellations hallucinantes, dans des conditions atmosphériques cruelles, parmi les rafales d'un vent mongol. *En tenue allégée,* les hommes s'apprêtaient à passer une troisième nuit blanche. Soudain, un espoir : accompagné du capitaine Michelet et de l'interprète coréen du bataillon, un officier supérieur Rok apparaît. C'est la relève ! Non. Les Sino-Coréens voient l'arrivée de renforts. Leur artillerie se déchaîne. On ne peut laisser à la merci d'une contre-attaque chinoise, qui reprend, des gens qui n'ont point encore participé au combat. Les Français resteront donc avec eux. Il est 16 h. 30. Des colonnes ennemies se devinent dans le

A GAUCHE : L'ADJUDANT CALLET, ORIGINAIRE DE ROYBON, DANS L'ISÈRE. AU CENTRE : UNE DES PIÈCES D'ARTILLERIE QUI ONT SOUTENU L'ATTAQUE DU BATAILLON FRANÇAIS SUR LA COTE 1037. A DROITE : LE LIEUTENANT LE LOUËR, QUI POUR COMBATTRE EN CORÉE A QUITTÉ SON VILLAGE DE RIANTEC (MORBIHAN).

lointain. Tout à coup, des avions à réaction américains font trembler l'air, à raser la tête des Français. En cet instant, le commandant Barthélemy — encore lui ! — s'aperçoit que l'unité relevée retire ses panneaux d'identification et que l'unité de relève n'en possède aucun. « Jalonnez ! crie-t-il, mais jalonnez, au nom du ciel ! » On lui obéit alors que les *jets* entament leurs piqués, se préparent à trouer le sol de balles de mitrailleuses, de rockets, de bombes, à l'inonder de napalm. Pour la première fois les Français, sur lesquels pleuvent parfois les douilles des balles de 50, assistent à moins de 20 mètres à un appui aérien d'une précision ahurissante ; les avions tantôt parallèles au terrain, tantôt, afin de mieux arroser les pentes voisines, perpendiculaires au niveau du sol et parallèles à la pente. L'ardeur de la contre-attaque ennemie s'en trouve ralentie.

Il restait pourtant à ces hommes décimés, exténués, à subir une dernière épreuve. Dans un ciel peu à peu obscurci, la neige se mit à tomber. Non pas la neige molle de chez nous. Une neige gelée, cinglante, chassée par le vent, qui lacérait les visages. En moins d'une heure sa couche atteignait une vingtaine de centimètres. Le bataillon français — ce qu'il en restait — vécut alors la nuit la plus douloureuse de sa courte histoire, durant l'évacuation de ses blessés et de ses morts. Dès la veille, le lieutenant-colonel médecin Brunel avait estimé à dix les hommes indispensables au transport d'un brancard. Il avait eu raison. Comment pourtant prévoir le calvaire qu'allait devenir pour des gens qui — du plus humble soldat aux chefs des compagnies, du commandant de Beaufond à l'aumônier Fabre — s'étaient prodigués au delà de toute expression la périlleuse descente de soldats, d'officiers gravement atteints, dont beaucoup attendaient depuis le début de la matinée qu'on les emmenât à l'arrière ? Cela sur des kilomètres et des kilomètres de pentes gelées, d'à-pics... Il fallut six, sept heures ; il fallut douze heures à certains pour accomplir avec leur fardeau le trajet des positions conquises au poste de secours.

Nombreux furent ceux qui, à la porte de la tente du poste de secours, tente dont la toile pliait sous le poids de la neige, s'effondrèrent, incapables d'un nouvel effort.

Mais rien ne saurait rendre l'atmosphère de cette tente où un phare de jeep jouait les lampes paraboliques, où, allongés, à droite et à gauche, sur la paille, les blessés tentaient de se réchauffer. Rien ne peut non plus traduire la solidarité, la fraternité, la gentillesse dont firent preuve, cette nuit-là, tous ces hommes à la limite de l'épuisement.

Le vent giflait tentes et guitounes. On n'y voyait point dehors à un mètre. Se lancer dans la nuit sur ces pitons où la neige, à peine tombée, gelait devenait une périlleuse entreprise. Il suffisait pourtant qu'un nouvel arrivant, à bout de souffle, déclarât : « Encore des volontaires... » pour qu'aussitôt les hommes valides se levassent.

L'évacuation devint tragique le 6, vers une heure du matin. Roulant à la vitesse d'un homme au pas, les ambulances ne cessaient de faire la navette entre le col et la plaine. Les blessés affluaient, des blocs de neige sur leurs brancards. Avec une promptitude, une douceur inattendues, on les dépouillait de leurs couvertures. De pauvres corps recroquevillés, agités du tremblement convulsif que donne un trop grand froid, se découvraient alors. Muets, morts de fatigue, les infirmiers tailladaient à grands coups de ciseaux le drap, la toile des uniformes, le caoutchouc des bottes. « Hermann, une lampe ! Decaux, la seringue... », murmurait le lieutenant médecin Gérard Thiriet. Mais la sonnerie du téléphone de campagne chevrotait. C'était, à quelques kilomètres de là, ces effrayants kilomètres de pentes maintenant glacées, le commandant Jean-Louis. « Thiriet, disait-il, la neige couvre tout. Impossible de trouver les pistes. Des tas de gens perdus en pleine nature. On entend des appels de tous les côtés. Envoyez-moi tout le monde dont vous disposez, avec toutes les lampes torches que vous pourrez trouver... » Le lieutenant-colonel médecin Brunel sortait. Il s'en allait du côté du P. C. battre le rappel des volontaires. Et ces ordonnances, ces conducteurs, ces interprètes, tous ces hommes qui, trois jours durant, n'avaient cessé de ravitailler les combattants en vivres, en jerrycans d'eau, en munitions, s'enfonçaient dans la neige et la nuit.

DU SANG SUR LA NEIGE

Vers 2 heures, une fois encore, la toile masquant la porte de la tente s'écarta. Quelqu'un entra, tituba, se redressa. Une ombre. Un homme. Son visage était si noir sous le bonnet de fourrure, ses vêtements se révélaient dans un état tel qu'on ne le reconnut pas d'abord. Il se fraya un passage parmi les corps étendus et, comme s'il craignait de commettre une indiscrétion, demanda : « Auriez-vous quelque chose de chaud à boire ? » Le commandant Barthélemy ! « Blessé ? » — « A peine. Ma chance habituelle. Un petit éclat de grenade dans le poignet droit... » Il taisait ceci : le bras gauche traversé par une rafale de mitrailleuse naguère, en Indochine, cette blessure au bras droit l'avait rendu pour un temps manchot. Comment il parvint à descendre, seul, des positions demeure un mystère. Mais déjà il supportait mal qu'on s'occupât de lui. « Et Boutin ? demandait-il, qu'est-il devenu ? » On le tirait par la manche. On lui disait à voix basse : « Blessé... Là-bas, au fond de la tente. Caché sous sa couverture. Il se fait oublier. Il a trop peur que le colonel Brunel l'évacue... » Le commandant hochait la tête, « manœuvrait », se rapprochait du lieutenant Boutin, si bien camouflé en effet qu'on n'apercevait de lui que les yeux et les dents, dans une face maigre, d'une saleté épique. « Mon petit Boutin, c'est à vous qu'on a dû de passer ! » — « Chut ! taisez-vous, mon commandant ! Le colonel Brunel... »

Sous un édredon, sur un oreiller de neige, encore un blessé. « Et toi, qu'as-tu, mon gars ? » s'enquit le colonel. « Un rhume ! » grogna l'interpellé, Henri Masferrer, de Perpignan. Il avait le bras traversé par une balle, la cuisse fracturée par un éclat de mortier. Quand, après des soins pénibles, on lui allongea la jambe sur une attelle, il laissa échapper un cri, le premier. « C'est que je suis douillet... » s'excusa-t-il.

Non loin de lui, deux hommes chuchotaient, en phrases brèves, coupées de silences. Ils parlaient de l'hélicoptère américain qui avait, dans la matinée, évacué quelques blessés, de son terrain d'atterrissage « jalonné de flaques de sang ». Ils s'entretenaient aussi de ce passager clandestin venu sur la *Marseillaise*, il y a quelques semaines, avec les renforts, pour s'engager. « Et si les Français ne veulent pas de moi, les « Ricains » me prendront bien. » Tué le matin même ! « Il allait à son destin », dit l'un des hommes.

6 heures. L'aube. Dehors, à quelques mètres du poste de secours, deux brancardiers s'affalaient dans la neige, tout près de leur blessé. Ils marchaient depuis plus de dix heures. Ils ne pouvaient plus faire un pas.

CES VOYAGEUSES AVAIENT RÉUSSI A TRAVERSER PARIS... MAIS A LA GARE LES GUICHETS ÉTAIENT FERMÉS !

DÉSERTS, LES QUAIS DE LA GARE SAINT-LAZARE, D'ORDINAIRE SI ANIMÉS, OFFRENT L'IMAGE DE L'ASPHYXIE A LAQUELLE UNE GRÈVE PROLONGÉE DES TRANSPORTS VOUERAIT L'ÉCONOMIE DU PAYS.

FACE AUX MOUVEMENTS DE GRÈVE LA NATION DOIT SE DISCIPLINER

L'EXPLOSION sporadique et en apparence inorganique de ces grèves printanières qui ont désorganisé ces temps derniers l'activité nationale semble avoir surpris et déconcerté. Comme si cette agitation sociale n'était pas l'inéluctable rançon d'une longue politique d'atermoiement et d'imprévoyance imputable, pour une large part, à des divergences de vues au sein de la majorité parlementaire.

Voilà des mois que le problème des prix et des salaires attendait une solution. Depuis la fin de l'été dernier l'attention des ministres responsables avait été attirée sur le fait que la hausse, lente mais continue, des denrées, des objets et des services essentiels rendait illusoire la parité entre prix et salaires, péniblement réalisée l'an dernier. Et la discrète montée mensuelle de l'indice des prix s'est finalement traduite par cette hausse de 12,5 % que vient de constater la commission supérieure des conventions collectives.

Un tel déséquilibre et les menaces qu'il recélait en lui, tant pour la paix sociale que pour l'équilibre des finances publiques, eussent exigé depuis longtemps un examen d'ensemble de toute la politique économique. Le précédent gouvernement l'avait tenté sans pouvoir aboutir à des conclusions pratiques en raison des désaccords de doctrine quant aux moyens de freiner la hausse.

Mais remettre à plus tard les solutions, c'était aggraver le mal, et la grève de vingt-quatre heures des transports parisiens, le 26 février, constituait à cet égard un avertissement non négligeable.

Or c'est le moment où allait éclater une crise ministérielle dont on aperçoit combien elle aura été non seulement inutile, mais néfaste.

Dix jours d'interrègne n'ont abouti, en effet, qu'à aggraver les difficultés et à faire monter la fièvre. En s'installant, le cabinet Queuille héritait de ce lourd passif d'imprévoyances accumulées. Le déclenchement de la grève « illimitée » du métro et des autobus, le 16 mars, sans même qu'un contact utile eût pu être établi, constituait un précédent dangereux. Il fallait tout ignorer d'une technique gréviste où les communistes sont passés maîtres pour ne pas prévoir l'extension d'un mouvement que les pouvoirs publics n'avaient pu étouffer dans l'œuf.

Dans l'ambiance favorable créée par les mécontentements et les amertumes nés de tant d'ajournements, la grève a gagné peu à peu d'autres branches du secteur public, les usines

EN MÊME TEMPS QUE M. VINCENT AURIOL, CES VOYAGEURS ONT TRAVERSÉ L'OCÉAN SUR « L'ILE-DE-FRANCE ». EN L'ABSENCE DU TRAIN, DES CARS LES ONT CONDUITS AU HAVRE POUR S'EMBARQUER.

à gaz, l'électricité et surtout les chemins de fer. Dès lors les appels au bon sens et à la sagesse rencontraient d'autant moins d'échos chez les intéressés que les hésitations et les divergences gouvernementales enlevaient de leur efficacité aux mesures destinées à empêcher la paralysie progressive de la vie nationale.

Circonstance aggravante et qui donne peut-être à la crise actuelle son aspect le plus déconcertant, ce n'est pas de l'industrie privée que sont parties les consignes de grève, mais des services publics, de ce secteur étatisé, abrité, qui accorde le plus de sécurité à ses personnels. La grève, en l'occurrence, n'est plus l'arme ultime de travailleurs en lutte pour obtenir du patronat des conditions de vie meilleures, mais un moyen de pression, de chantage à l'égard d'un Etat devenu le principal utilisateur de main-d'œuvre de France !

Or cet Etat boulimique, « nationalisateur », est bien de tous les patrons le plus désarmé ! Ceux-là mêmes que le suffrage universel a mandatés pour défendre les intérêts de la nation tout entière sont en effet hors d'état de remplir leur mission, préoccupés qu'ils sont trop souvent de sauvegarder des clientèles électorales et de s'assurer des appuis dans les milieux syndicalistes de toutes obédiences.

N'a-t-on pas vu, au cours des récents événements, un groupement syndicaliste dont les relations sont étroites avec un parti politique largement représenté dans les conseils du gouvernement lancer un ordre de grève générale aux cheminots à l'heure même où le ministre responsable était autorisé à réquisitionner les grévistes du rail ?

On assiste ainsi à la dramatique désagrégation d'un Etat sans autorité, sapé par les pressions extérieures, mal défendu par un parlement essoufflé, dont la vitalité ne se réveille plus guère que lorsqu'il est question des moyens susceptibles de mettre les partis et leurs élus à l'abri des vicissitudes de la prochaine consultation électorale.

Abandonnés à la merci des surenchères syndicales, les services indispensables à l'activité du pays ne sont plus protégés. En reconnaissant le droit de grève la Constitution de 1946 avait fait obligation au parlement d'en réglementer légalement l'exercice. En cinq ans l'Assemblée n'a pas trouvé le moyen de satisfaire à la volonté des Constituants. Cela par souci de ne pas se heurter à cet « Etat dans l'Etat » qu'est devenu le syndicalisme. Une telle carence n'est pas seulement préjudiciable, comme c'est le cas, à l'économie du pays, elle contient en germe une menace redoutable, chacun le sent, pour la sécurité de la nation.

Et maintenant ? Parce que l'abcès gréviste n'a pu être débridé à temps, le gouvernement s'est vu dans l'obligation d'agir empiriquement afin d'éviter que l'infection ne gagnât l'organisme tout entier.

Pris à temps, le problème des salaires et des prix aurait pu être examiné dans le calme, au cours de négociations normales. Il a fallu, au contraire, courir au plus pressé, composer après s'être raidi, négocier sous la pression des circonstances, c'est-à-dire dans les plus mauvaises conditions possibles.

L'augmentation des salaires qui en résulte dans les services où le travail a été interrompu ne sera pas sans répercussion, on s'en doute, sur les autres catégories du secteur public et également sur les diverses branches du secteur privé.

Limiter ce rajustement aux salaires les plus bas des personnels ayant cessé le travail ! Combien immoral apparaîtrait un règlement favorisant les travailleurs qui ont déserté leur poste et excluant, par une sorte de brimade, ceux des travailleurs des services publics qui ont continué à assurer leur service !

De même que vouloir exclure de ce rajustement les ouvriers qualifiés, les cadres, les techniciens aboutirait à écraser davantage encore la hiérarchie des emplois, à ravaler le statut des métiers à celui du poinçonneur de tickets. Et ce nivellement par en bas représente peut-être le pire des dangers dont soit menacé un pays réputé pour la qualité et qui sacrifierait ainsi ses élites à la démagogie du nombre.

Les erreurs d'hier et les règlements « à la sauvette » d'aujourd'hui risquent, par ailleurs, de peser gravement sur les finances publiques et sur l'économie tout entière. Pour avoir lésiné, au moment opportun, sur les sacrifices qu'imposaient celles des revendications dont la légitimité n'était pas contestable, combien de charges nouvelles n'imposera-t-on pas au pays ! Le recours aux subventions est désormais inévitable. Déjà l'accord conclu avec les mineurs en exigera 12 milliards de nouvelles pour les charbonnages. Le relèvement des salaires des cheminots viendra aggraver le déficit de 90 milliards de la S. N. C. F. pour 1951 et le même problème du recours à l'Etat se posera pour d'autres services publics. Quelles que soient les solutions auxquelles on aura recours : subventions, augmentations des tarifs, taxes nouvelles, c'est en fin de compte le contribuable et le consommateur qui devront régler une addition dont on n'ose pas envisager quel en sera l'écrasant total !

Enfin les accords qui interviendront dans l'industrie, dans le commerce, après ceux déjà conclus pour la métallurgie et pour les assurances, risquent fort de se traduire par une nouvelle poussée des prix qui aura tôt fait d'absorber les avantages obtenus par les travailleurs. A cette reprise de la « course infernale » s'ajoute la perspective redoutable de l'inflation. Ainsi le désordre financier serait la rançon d'un désordre social engendré lui-même par l'incapacité politique.

Freiner cette course à l'abîme exigerait de la part des pouvoirs publics et du parlement un effort sévère pour éviter les remèdes trop illusoires et une volonté rigide de sauvegarder l'équilibre du budget en résistant aux courants démagogiques.

Mais comment obtenir pareille discipline d'une Assemblée nationale en proie à la fièvre préélectorale ?

L'intérêt de la nation ne commande-t-il pas au contraire qu'on mette fin à l'agonie d'un parlement qui sombre dans l'indifférence et qu'on en appelle le plus vite possible au pays ?

Il importe que la vie parlementaire soit assainie, dégagée des miasmes qui l'empoisonnent, grâce au large souffle d'air pur qui se dégagera d'une consultation générale, libre, honnête et claire, et non par le moyen d'un système électoral frauduleux, par une opération de coupe-jarrets, indigne d'une démocratie, et contre laquelle se cabrerait l'opinion révoltée.

Il importe également que le mécanisme de l'activité gouvernementale soit sérieusement revisé et que fin soit mise aux méfaits d'une organisation de travail désordonnée. Dans le monde « centralisé » où nous vivons, du fait que l'Etat, de plus en plus envahissant, doit faire face à des charges de plus en plus écrasantes, les ministres se voient astreints à des efforts quasi permanents auxquels l'organisme humain ne peut résister sans risques. On est effrayé des conditions dans lesquelles ils sont tenus de rechercher des solutions à des problèmes qui intéressent des millions d'êtres et qui exigent des dizaines et des dizaines de milliards de dépenses nouvelles. Aussi faut-il souhaiter que nos hommes de gouvernement sachent enfin s'imposer une discipine de vie et les utiles détentes qui leur assureront toute la liberté d'esprit et tout le sang-froid nécessaires

à l'heure où ils prennent des décisions qui engagent le pays tout entier.

Il conviendrait aussi de parler net au pays, de le mettre clairement en face de ses responsabilités, d'expliquer aux Français que la sauvegarde de leurs libertés, que la mise en état des moyens de sécurité nationale exigent de tous des sacrifices, un effort de travail accru et une renonciation à l'insouciance du lendemain. A cet égard le peuple anglais, préoccupé des menaces qui pèsent sur son avenir, vient de donner, par son acceptation de restrictions sévères, un exemple de rude mais de saine discipline sur lequel feraient bien de méditer nos concitoyens.

Rester indifférents aux dures réalités d'un monde sur lequel pèsent tant de périls, se cacher la tête sous l'aile, remettre sans cesse à plus tard les résolutions viriles, vivre dans une euphorie factice au nom de l'axiome trop facile « après nous le déluge ! », ce serait pour les insouciants et pour les démagogues se préparer de bien tristes lendemains !

DÉBRAYAGES DANS L'ÉLECTRICITÉ : DEVANT L'USINE DE GENNEVILLIERS, LE PERSONNEL STATIONNE.

A coté des camions militaires, dont on voit ici des conducteurs en train d'étudier leur itinéraire, l'initiative privée a souvent fourni des « transports de remplacement » qui n'ont pas été les moins pittoresques.

Les Parisiens n'ont qu'a se louer de la gentillesse avec laquelle les soldats ont assuré un service épuisant. — Des autocars ont été mis en route pour relier Paris aux principales villes de province.

A HONG-KONG
UNE MAUVAISE ANNÉE SE PRÉPARE

par notre envoyé spécial LUCIEN BODARD

Il s'est rarement trouvé, même en notre époque, un complexe économique plus étrange que celui formé par les deux cités jumelles de Hong-Kong et de Canton. D'une part, l'îlot britannique, ancré juste au large de la côte chinoise, sert de raccourci, de condensé, de comprimé à ce que le capitalisme, sous toutes les formes de l'argent et du commerce, offre de plus extrême. Qu'est-ce que Hong-Kong, sinon, sous les plis civilisés et légèrement raides de l'Union-Jack, l' « emporium » mercantile qui fonctionne sur la Chine — qui veut encore fonctionner même avec la Chine menaçante de Mao Tse Toung ? Mais, à peine à 100 kilomètres de là, au début de l'Asie jaune, il y a Canton, qui s'étend, immense et informe, sur les rives boueuses de la rivière des Perles. Canton, la cité des révolutions et du Kuomintang, qui, en son délabrement fiévreux, fut toujours jalouse de Hong-Kong et cependant ouvrait à ses entreprises toute l'étendue de la Chine du Sud. Maintenant il s'agit de Canton la Rouge, qui, furieusement, déteste la contagion occidentale de l'îlot, mais est encore obligée de supporter ce voisinage — bien plus, d'en tirer parti. Combien de temps dureront désormais ces rapports anormaux ?

A Hong-Kong, déjà, est fini le « boom » de l'été dernier quand, devant les éventualités inconnues de la Corée, la Chine communiste, en toute hâte — et presque à n'importe quel prix — vidait, dans une frénésie de commandes, les entrepôts pourtant gigantesques. Sans doute le régime de Mao Tse Toung faisait-il ainsi ses stocks de guerre... Cette époque « heureuse » est révolue. Pour s'en rendre compte il suffit d'aller sur les « nouveaux territoires » (1), plus précisément sur l'un des ponts de la frontière. Ici, voilà quelques semaines à peine, il y avait le grouillement de milliers d'hommes et de femmes également accablés de fardeaux. Vers la Chine, des coolies écrasés charriaient les marchandises de Hong-Kong, surtout des machines et de la métallurgie ; j'avais même vu, se heurtant aux rails rouillés du sol (car cela se passait sur le pont du chemin de fer), des hommes pliant sous des rails neufs récemment fabriqués en Europe ou en Amérique et qui venaient d'être achetés dans la colonie britannique. En sens inverse, c'était le flot des pauvres gens en haillons apportant dans des paniers, dans des cages, dans des balancelles, dans les intruments les plus étranges de quoi nourrir Hong-Kong en viande et en légumes. Parmi ces victuailles abondaient les cochons, soit comme prisonniers vivants dans des hottes d'osier, soit sous la forme de porcelets laqués. Tous ces gens allaient avec une brutalité silencieuse et indifférente, en ne proférant que des gros mots, sans doute pour s'ouvrir un chemin à travers la muraille humaine. Cependant, au milieu de ce peuple on distinguait parfois des individus d'une autre espèce, bourgeois encore ventrus et embarrassés de valises, jeunes mis en intellectuels, qui passaient d'un côté ou de l'autre, pour des raisons inconnues et plus ou moins mystérieuses. Je vis aussi une vieille bonne Sœur en cornette, chassée de cette Chine où depuis plus de trente ans elle soignait des lépreux dans une province du bout du monde. Elle était chassée comme les autres religieux ; bien plus, comme tous les autres Occidentaux.

Mais qu'importait à Hong-Kong l'expulsion des blancs hors de Chine, car, encore alors, cette Chine achetait ! Hélas ! tout récemment, je suis revenu au pont — et il n'y avait, en tout et pour tout, que quelques privilégiés à franchir les polices et les douanes, les sentinelles et les guérites, et l'immense portrait de Mao Tse Toung, et le drapeau rouge aux cinq étoiles d'or, tout cela à quelques mètres, en Chine.

Dans la cité, combien britannique ! de Victoria — en dessous du pic couturé de routes macadamisées et piqueté de belles villas blanches — ne règne pas encore la panique, mais déjà le malaise. « Ce sera une mauvaise année », disent les banques (elles pensent au commerce... et non à la politique). Déjà se multiplient les signes néfastes dans ce Hong-Kong où l'on gagnait — avec les nationalistes, avec les communistes, avec tout le monde — tant d'argent encore récemment. Les valeurs se mettent à baisser ; les immeubles, même ceux à peine achevés — qui furent construits avec les bénéfices miraculeux de ces dernières années — sont à vendre. Les gens rentrent chez eux, les blancs dans leurs lointains pays, et certains ex-gros Chinois, maintenant acculés à la misère, se risquent dans leur propre pays. Il n'y a plus d'affaires, paraît-il.

Mais, plus ostensiblement encore, Hong-Kong a été atteint dans son orgueil par un fait minuscule, mais du genre de ceux qui font perdre la face. Il ne s'agit pas de provocations communistes, de fusillades ou d'incidents à la frontière, c'est presque plus grave que cela. Imaginez qu'en cet emporium où s'accumulaient, en une profusion nulle part égale dans l'univers, tous les produits de l'Amérique, de l'Europe et même de l'Asie, imaginez qu'en cet emporium si longtemps regorgeant les cigarettes américaines ont disparu : on sait qu'il s'agit là d'un des principaux critériums de la civilisation. Il n'y en a plus — et il en est de même pour bien d'autres marchandises.

A vrai dire, Hong-Kong avait posé en axiome l'immunité de son commerce par rapport à la politique, à toutes les politiques. Il ne croyait à rien, sinon à la vente, et il en résultait cette conséquence — quand même politique — que les communistes chinois qui pouvaient, qui devaient acheter, étaient certainement de braves gens... Hélas ! dans les tensions actuelles de l'Asie Hong-Kong, malgré lui, malgré toute l'habileté et toute l'insistance de la diplomatie anglaise, vient de se trouver coincé entre l'arbre et l'écorce. En effet, l'îlot britannique a été décrété d'immoralité par les Etats-Unis. Et il ne s'agit nullement d'une condamnation platonique. D'abord il y eut ce fait significatif que la puissante Chase Bank fermait sa succursale de Hong-Kong en signe de quarantaine. Et aussi que les autorités des Etats-Unis imposaient l'embargo, en interdisant la vente et la livraison de produits américains à la célèbre colonie britannique. Cette décision était complétée par des mesures secondaires particulièrement efficaces, comme le blocus des fonds communistes chinois aux Etats-Unis. Du coup, un énorme pan du système Hong-Kong s'effondrait. Non seulement une des principales sources d'approvisionnement était tarie, mais surtout la véritable monnaie de l'îlot en ses transactions commerciales — qui était le dollar américain bien plus que le dollar de Hong-Kong — perdait son intérêt. Hong-Kong allait manquer d'étalon monétaire... De fait, le dollar américain, devenu inutile, baissait rapidement, tant dans la colonie britannique qu'en Chine communiste même. En quelques jours le dollar américain passait de 40.000 jen min piao (il s'agit de la monnaie communiste) à environ 24.000.

Hélas ! Hong-Kong n'avait guère plus de chance de l'autre côté avec les communistes chinois. Ceux-ci, bien injustement mais avec une logique toute marxiste, exercèrent leurs représailles anti-américaines sur les capitalistes de Hong-Kong, pourtant si bien disposés à leur égard. On a vu comment ils restreignirent, sur les fameux ponts des « nouveaux territoires », les échanges qui, pendant plus d'une année, avaient été si fructueux : qui aux uns avaient donné la prospérité, aux autres les matières premières nécessaires à leurs guerres. Bien plus, les communistes poussèrent le mauvais goût jusqu'à construire dans les rochers chinois avoisinant l'îlot des retranchements et des fortifications de caractère nettement offensif. D'ailleurs, n'était-ce pas toute la politique anglaise de conciliation en grande partie inspirée par les intérêts sonnants et trébuchants de Hong-Kong qui était battue en brèche ? Il apparaissait évident qu'en Chine les Britanniques n'étaient pas mieux traités que les autres « impérialistes ». Dans les rues de Canton, les foules, en leurs cérémonies quotidiennes de patriotisme, déchiraient l'Union-Jack avec la même frénésie que les drapeaux français ou américain. Et les sujets de Sa Majesté étaient soumis aux vexations de tout le monde.

Certes, les hommes d'affaires de l'îlot se rendent bien compte. « Combien de temps, m'a dit l'un d'eux, Hong-Kong pourra-t-il durer ? Je ne sais, mais certainement cela finira un jour... Car comment voulez-vous que les communistes supportent éternellement ce « veau d'or » en enclave ? Dès qu'ils le pourront, dès qu'ils ne seront plus retenus par leur besoin de Hong-Kong et leurs dernières prudences internationales, ils agiront. Mais quand et comment ? je ne sais... Cela pourra être long ; mais cela sera. Pour en être autrement il aurait fallu que Hong-Kong gagnât sa grande partie de la contagion économique, qu'il embourgeoisât les communistes dans le confort, qu'il leur donnât le goût de l'Occident. Hélas ! maintenant, il n'est plus aucun doute, la Chine de Mao Tse Toung, c'est la haine à l'état pur. Vous pourrez aisément vous renseigner sur les techniques d'hostilité si subtilement déployées à Canton et dans tout le Sud. Chaque jour arrivent à Hong-Kong des réfugiés, blancs et jaunes. »

(1) Les nouveaux territoires sont une annexe sur le continent de la colonie britannique.

REMBRANDT

Homme âgé assis. (Plume et lavis d'encre de Chine. H. : 0,152; L. : 0,128.)

AVANT d'appartenir à M. Edmond de Rothschild, et d'entrer au Musée du Louvre, ce dessin du maître hollandais a figuré dans la collection Bouverie, puis dans la collection Nieuwenhuys. Il suffit à Rembrandt de peu de traits pour traduire de manière puissamment expressive le visage et l'attitude du personnage sur qui les années pèsent lourdement.

« LES FRUITS SONT DANS LA MONTAGNE, MAIS IL FAUT ALLER LES CHERCHER... » ET LA CHARGE EST PESANTE.

AUX PARADIS LOINTAINS DU PACIFIQUE

LES ILES SOUS-LE-VENT

DÉLICE DES YEUX ET SOURCE DE VIE OÙ LES MAORIS INSOUCIANTS SONT MAINTENANT DES " CITOYENS "

PAR JEAN-PIERRE ATÉA

Le voyageur qui se contente du traditionnel tour de l'île de Tahiti et de la visite des cabarets de Papeete n'a qu'une courte vue de la vie maorie. Si sa curiosité l'incite à surmonter le mal de mer, il retiendra sa couchette à bord du Hiro *ou du* Vaïhinano *qui, tous les mardis, quittent Papeete pour Raïatea. (*Ra'i atea, *le paradis lointain...)*

Le roulis, les relents jades du coprah, le voisinage de volailles diverses et de petits cochons noirs n'agrémenteront certes pas la traversée. Mais le voyageur assez amariné pour quitter sa couchette de grand matin sera payé de ses peines en découvrant au soleil levant le vert sombre et doux des montagnes jumelles de Raïatea et de Tahaa.

De tous les archipels qui forment les Etablissements français de l'Océanie, le groupe des îles Sous-le-Vent est à la fois l'un des plus importants — un quart de la population du territoire y produit presque toute la vanille exportée et près d'un cinquième du coprah — et l'un des moins bien connus hors du Pacifique. Cinq îles hautes, Raïatea et Tahaa, Huahine, Borabora, Maupiti, forment avec quatre atolls peu connus un ensemble politique homogène dont les habitants ont hérité de leurs ancêtres maoris un esprit particulariste qui les a quelquefois fait considérer à Papeete un peu comme les enfants terribles de la colonie.

PARÉES DE FLEURS ET D'ÉTOFFES CHATOYANTES, LES FEMMES DE CES ILES SONT D'UNE BEAUTÉ RENOMMÉE.

UNE « CONQUÊTE » PACIFIQUE

POUR comprendre cet esprit, à tout prendre sympathique, il faut remonter aux origines de l'influence occidentale dans cette lointaine partie de la Polynésie. Les îles Sous-le-Vent ont été rattachées à la France longtemps après les îles du Vent, Tahiti et Moorea, placées sous le protectorat de notre pays dès 1843 et, à la demande même du roi Pomaré V, annexées en 1880. Si, à la suite de l'affaire Pritchard, l'Angleterre avait renoncé à toute prétention sur Tahiti, elle entendait se réserver aux îles Sous-le-Vent, où les missionnaires britanniques étaient influents, une appréciable monnaie d'échange. L'accord survint avant la fin du siècle : moyennant de substantielles compensations à Terre-Neuve, la Grande-Bretagne nous laissait les mains libres dans les îles Sous-le-Vent.

Le 16 mars 1888 M. Lacascade, alors gouverneur à Tahiti, embarqua donc à bord du croiseur *Decrès*, accompagné d'un détachement d'infanterie de marine, et s'en vint prendre possession, au nom de la France, les jours suivants, de chacune des îles de l'archipel, qui avaient un souverain distinct.

Le gouvernement se contenta de déléguer dans les îles Sous-le-Vent un administrateur pour y représenter la France. Celui-ci fixa sa résidence à Uturoa, qui devint ainsi la capitale de tout l'archipel. Les souverains continuèrent à régner, les chefs et les fonctionnaires indigènes gardèrent leurs postes.

La population, lasse des querelles de clocher, vint, un beau jour de 1895, après quelques « histoires » locales bien tahitiennes, solliciter de l'agent spécial l'administration directe de la France. Fort embarrassé, le modeste représentant de l'autorité prit sous son bonnet d'accéder à la demande, sous bénéfice de ratification, et devint vice-résident de France. La transformation fut d'ailleurs entérinée par le gouvernement de Papeete.

A Raïatea et à Tahaa les choses tournèrent moins bien. Le délégué que l'administrateur avait envoyé auprès de la reine de Raïatea, à Avera, se lamentait à chaque courrier sur ses démêlés avec cette importante personne, qui s'acharnait, paraît-il, à lui mener la vie dure. L'administrateur, qui ne disposait d'aucune force armée digne de ce nom, avait affaire de son côté à un dissident nommé Teraupoo, ennemi de toute domination étrangère.

Toutes les tentatives de conciliation ayant échoué, le 1er janvier 1897 le *Duguay-Trouin* et l'*Aube* franchissaient la passe de Teavapiti, qui mène à Uturoa, et débarquaient des détachements armés. L'affaire, qui coûta quelques vies humaines, se termina par la capture de Teraupoo, qui fut déporté en Nouvelle-Calédonie.

Ces troubles coûtèrent leur droit de cité aux indigènes des îles Sous-le-Vent. Alors que les habitants de Tahiti avaient reçu au moment de l'annexion la pleine citoyenneté française, ceux des îles de l'Ouest restèrent longtemps soumis au régime de l'indigénat, et cette différence de traitement n'est pas entièrement étrangère à la survivance de l'esprit particulariste dont nous avons parlé.

La pleine citoyenneté fut accordée à tous les habitants des îles Sous-le-Vent en 1945, en récompense des services rendus par ceux d'entre eux qui combattirent brillamment dans les rangs du *bataillon du Pacifique* sur les champs de bataille de la seconde guerre mondiale. Le principe de cette réforme, longtemps attendue, n'était pas discutable.

Entre temps la paix française, qui n'avait cessé de régner depuis l'exil de Teraupoo, avait porté ses fruits.

La population, fort nombreuse au temps de Cook, n'avait cessé de décroître jusqu'à la fin du XIXe siècle. Les missionnaires n'estimaient pas à plus de 4.500 habitants la population des cinq îles principales en 1834. En 1897 elle atteignait 6.000 personnes environ. Elle dépasse aujourd'hui 15.000 personnes et la natalité depuis dix ans croît dans des proportions inconnues jusqu'alors. Aujourd'hui les écoles refusent des élèves, et les familles de douze ou quinze enfants ne sont pas rares.

UN ENCHANTEMENT POUR LES YEUX

Les deux îles offrent cette particularité d'être enfermées dans le même lagon. Elles sont placées au centre de chacune des boucles du « huit » que forme le récif, comme deux pierres enchâssées dans la même monture. Lagon parfait s'il en est, dont la partie profonde, le « bleu » *(moana)*, permet presque partout la navigation des bateaux de tonnage important. Dix passes accessibles le mettent en communication avec la haute mer.

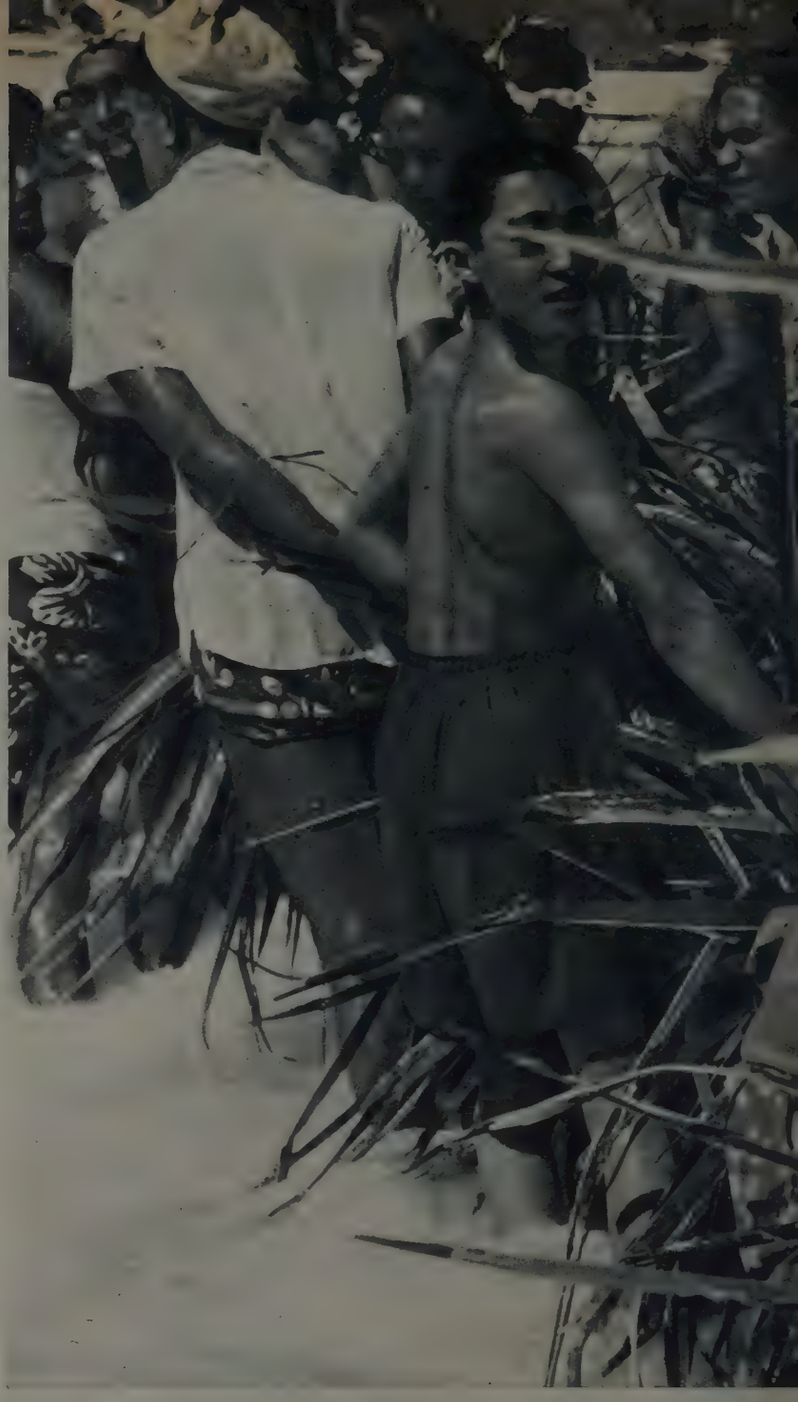
Les lagons de Borabora et de Maupiti, plus vastes que l'île qu'ils entourent, n'ont au contraire qu'un seul exutoire vers l'océan. Mais leur fond est en partie de sable blanc, poussière de corail étincelante qui restitue à l'eau sa couleur pure. Certaines lumières peuvent faire penser à une immense palette qui créerait ses propres couleurs, du vert le plus tendre à l'émeraude, au bleu violet, au mauve profond, teintes invraisemblables dont l'audace est intraduisible. Il arrive qu'à 10 milles de distance, avant qu'il puisse distinguer les détails de la terre, le navigateur voie sur les nuages qui dominent l'île d'immenses reflets verts qui sont comme le panache irréel d'une figure de rêve.

Mais l'enchantement des yeux est réservé au voyageur. Pour le Tahitien, le lagon est avant tout une source de vie à laquelle il puise chaque jour. A la fois réservoir de nourriture, voie de communication et port naturel, il offre pour la satisfaction des besoins de l'homme des facilités qu'on est en droit de considérer comme autant de bienfaits du ciel.

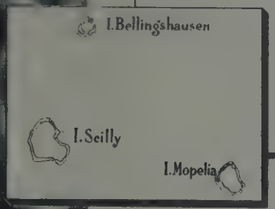
LE PAIN QUOTIDIEN

Une fausse littérature a trop souvent répété, cependant, qu'on pouvait « se laisser vivre » dans les îles. Les poissons sont dans le lagon, mais il faut les pêcher ; les *fei* (sorte de grosse banane que l'on mange cuite, et qui pousse en régime curieusement érigé au sommet du bananier) sont dans la montagne, mais il faut aller les chercher ; le manioc est dans les champs, mais il faut le cultiver sur des pentes abruptes ; les cocotiers sont partout, mais il faut décortiquer les noix pour faire le coprah qui permettra de payer les boîtes de bœuf *made in New-Zealand* destinées à la famille.

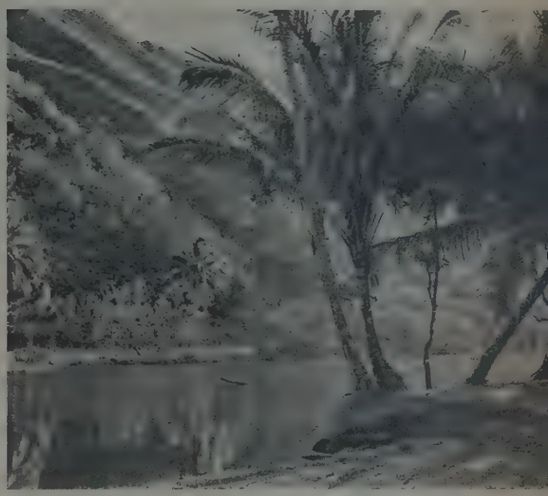
Le cocotier croît aux îles Sous-le-Vent sur la bande littorale des îles hautes et sur toute la superficie des îles basses. Il n'est pas exigeant. Il naît d'une noix à peine enterrée, ou seulement tombée de l'arbre. Moyennant un peu d'air autour de lui, il vit plus de soixante ans sans aucun soin, produisant sans arrêt dès l'âge



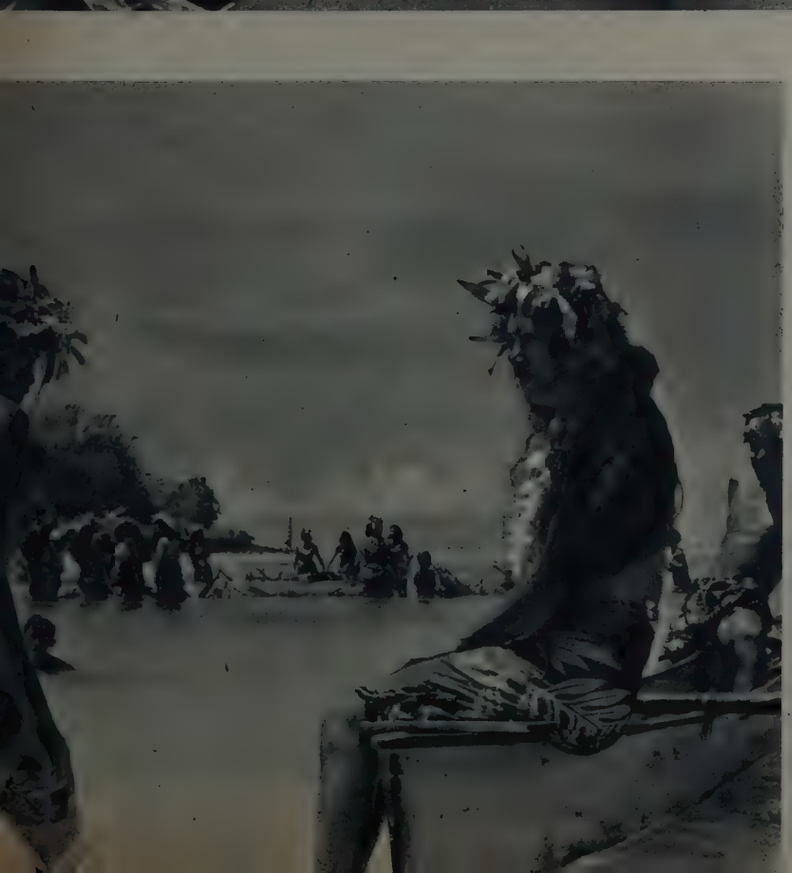
« LES POISSONS SONT DANS LE LAGON, MAIS IL FAUT LES PÊCHER... » LA PÊCHE CONSTITUE EN EFFET, AVEC LE MANIOC, LES NOIX DE COCO ET LES BANANES, L'UNE DES PRINCIPALES RESSOURCES ALIMENTAIRES DES ILES SOUS-LE-VENT.



On voit que Tahaa et Raiatea sont entourées d'un même lagon.



Arbre robuste, le cocotier aime l'humidité au point de vivre le pied dans l'eau salée.



Les Maoris offrent un type physique des plus harmonieux. Leur charme n'a d'égal que leur sociabilité, parfois prise a tort pour de l'indolence.

LORSQU'IL DÉCOUVRE LES ILES VERDOYANTES ET LES REFLETS MULTICOLORES DU LAGON, LE VOYAGEUR CROIT PÉNÉTRER DANS UN PAYSAGE IRRÉEL.

adulte, dans n'importe quel coin d'île, à condition qu'il ne soit ni trop haut dans la montagne ni trop loin de la mer, qu'il aime au point de vivre le pied dans l'eau salée. Contrairement à ses cousins des autres régions du Pacifique, il connaît rarement la maladie.

Il livre sans défaillance sa quarantaine de fruits mûrs par an à deux catégories d'exploitants. Les rats, descendance de ceux que laissèrent les anciens navigateurs, viennent en premier lieu. Ils en prélèvent une bonne douzaine. Les hommes s'accommodent du reste, sans prendre la peine de grimper à l'arbre pour y chercher les fruits. Un règlement interdit en effet de récolter des noix qui, avant leur maturité, donnent du coprah *omoto*, sans valeur marchande.

Le planteur tahitien ramasse donc les cocos tombés à terre. D'un adroit coup de hache il les fend en deux et, à l'aide d'un couteau à lame recourbée, en extrait la pulpe. Celle-ci est tout bonnement disposée au soleil sur des séchoirs à glissières qui permettent de l'abriter en cas de pluie. Huit jours après le coprah est mis en sacs et vendu au Chinois.

COPRAH ET VANILLE

Les îles Sous-le-Vent produisent ainsi actuellement, à elles seules, quelque 4.500 tonnes d'un coprah apprécié, connu dans le monde pour sa qualité *sun dried*. Si l'on ajoute à la valeur de cette exportation celle de la production de vanille, on constate que l'archipel reçoit annuellement de l'extérieur, pour prix de son travail, plus de 300 millions de francs métropolitains. Les variations du cours de la vanille, qui est essentiellement un produit de spéculation, peuvent d'ailleurs modifier considérablement ce chiffre d'une année à l'autre. Tantôt encouragé et doublant son travail, tantôt découragé et prêt à tout abandonner, le cultivateur tahitien ne consacre pas à ses vanilliers les soins constants qu'exige une culture délicate.

Les gousses de vanille sont les fruits d'une liane d'un vert luisant qu'aux îles Sous-le-Vent on cultive sur un tuteur vivant, généralement le faux caféier, dans l'ombre des vallées. L'homme doit aider la plante à féconder ses fleurs. Lorsque celles-ci sont écloses la population émigre pour plusieurs jours dans les vallées où l'on « marie » la vanille. Symbole charmant qui, traditionnellement, incite les amoureux à conclure sous la verdure des unions que le pasteur ne consacre pas toujours.

La vanille récoltée, dite vanille verte, est, comme le coprah, vendue au Chinois. Tous les efforts de l'administration française n'ont pas pu amener le planteur tahitien à préparer sa vanille pour en faire lui-même un produit commercial. Cette préparation est bien trop longue et délicate pour son goût. Seul l'indispensable Chinois est assez patient pour consacrer trois mois durant des soins journaliers à la lente transformation des gousses vertes en un produit sec et odorant, du brun foncé qu'on connaît.

PSYCHOLOGIE POLYNÉSIENNE

Ainsi est l'âme tahitienne : certaines activités lui sont comme extérieures. Toutes les tentatives faites pour inciter les gens des îles à prendre en main le commerce de leur propre pays ont échoué complètement. Le Chinois, dont les vertus sont à l'opposé de celles des Maoris, triomphe jusque dans le plus petit district des îles éloignées. Et l'existence de ce noyau étranger, qui représente aujourd'hui dans l'ensemble du territoire un cinquième de la population, n'est pas l'un des moins graves parmi les problèmes qui se posent à ceux qui ont la charge de guider le pays vers ses destinées. Partant de ces considérations, certains ont accusé les Tahitiens de n'être en somme que des paresseux. Je porte témoignage du contraire. Nombre d'écoles, de maisons communes, de wharfs, de temples ont été édifiés dans les îles Sous-le-Vent par un effort spontané des habitants groupés pour le bien commun. Mais il est vrai que les Tahitiens n'aiment qu'une forme de travail : celui dont la fin est bien déterminée d'avance, quelle que soit l'intensité de l'effort qu'ils devront déployer pour y parvenir.

Les gens des îles n'ont point l'esprit d'économie : l'argent gagné leur glisse des doigts plus vite qu'il n'entre dans leur poche pour s'accumuler, en fin de compte, chez le Chinois, qui, lui, en connaît la valeur et sait l'utiliser. Il n'y a chez les Tahitiens de l'archipel ni riche ni pauvre. Ceux qui gagnent de l'argent s'empressent de le dépenser, ceux qui n'en ont pas se décident temporairement à travailler si la nécessité les pousse. Les mendiants sont totalement inconnus. On vole rarement, mais on « emprunte » souvent, en vertu du principe tahitien que « ce qui est à toi est à moi », principe qui prend toute sa valeur philosophique quand on sait que l'inverse est tout aussi vrai dans la pratique.

Il n'y a dans les îles aucun préjugé de race, et les Tahitiens ont toujours ignoré les complexes d'infériorité. La subtile politesse tahitienne ôte tout caractère d'arrogance à ce sens réel de la dignité de l'homme. Les anciens Maoris étaient d'ailleurs accoutumés à certaines pratiques démocratiques, puisque les souverains ne prenaient de décision importante qu'après avoir consulté le peuple.

LE DROIT DE VOTE N'EST PAS TOUT

En octroyant le droit de cité à tous les indigènes des îles Sous-le-Vent, la France a fait participer l'archipel à la démocratie de l'Union française. Les habitants élisent au suffrage universel un quart de l'effectif de l'assemblée représentative de Papeete. Ce petit parlement, que préside un homme connu pour son dévouement et sa connaissance profonde du pays, où il est né, a pouvoir de décision en toutes matières importantes. Les gens des îles participent également à l'élection du sénateur, du député des E. F. O. et du conseiller à l'Assemblée de l'Union française. La jeune ville d'Uturoa est maintenant commune de plein exercice et vient de terminer sa mairie. Les chefs des districts sont élus par les habitants.

Ainsi les gens de l'archipel font-ils leur apprentissage de la démocratie. Mais le rôle de la France ne se borne pas là. Les habitants des îles attendent d'elle autre chose qu'un droit de vote : un équipement matériel de leur pays promis depuis longtemps, encore incomplet, à l'achèvement duquel ils sont passionnément attachés. Ils demandent avant tout à l'administration française de faire des routes, de construire des écoles et des wharfs (ces « gares » des îles), d'installer des conduites d'eau dans les villages, de lutter contre la tuberculose, la syphilis et l'alcoolisme, d'enseigner l'hygiène pour réduire la mortalité infantile, de réformer le droit foncier pour libérer les terres de l'étouffement de l'indivision, de rendre une justice exacte et rapide, d'apaiser les querelles pour faire régner la paix, la paix dont le nom tahitien *te hau* désigne aussi, flatteusement, l'administration française...

A cela il est juste de dire que le gouvernement s'emploie activement. Les moyens qui lui manquaient avant la guerre, le « plan de développement économique et social » (F. I. D. E. S.) les lui donne aujourd'hui à l'échelle qui s'impose. Déjà des constructions neuves et modernes, des conduites d'eau à grand débit ont commencé dans l'archipel à remplacer ou à compléter l'ancien équipement. La dépense est en grande partie supportée par le contribuable métropolitain : placement sûr dont les dividendes paieront un jour mieux que de bonnes paroles, car la France sera jugée à la mesure de ses œuvres.

« Les Champs-Elysées » (tapisserie).

« Arlequine » (dessin).

BRIANCHON L'ENCHANTEUR

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

A ceux qui se détournent de la peinture contemporaine parce qu'ils n'y trouvent trop souvent que laideur voulue et vulgarité, nous conseillons vivement de se rendre au Pavillon de Marsan pour visiter l'exposition Brianchon. Je ne pense pas qu'on puisse voir cet ensemble à la fois si égal et si divers sans en ressentir le charme.

Mais je crains, en parlant de charme, que ce mot trop employé à tort et à travers ne prête à équivoque : le charme de Brianchon est sans complaisance, sa séduction se revêt d'élégance un peu hautaine, son sourire ne va pas sans quelque majesté. L'artiste est dans la tradition d'une lignée de peintres français qui va de Watteau à Manet, à Vuillard et à Bonnard — et l'on sent parfois qu'il a regardé Matisse. A son goût inné il joint des qualités qui ne s'acquièrent que par un travail obstiné, ce travail qui, selon le mot de Degas, « efface les traces du travail ».

Dès sa jeunesse il savait comment il voulait peindre, et il est resté fidèle à soi-même avec une tranquille lucidité. L'exposition offre le spectacle, si rare en notre temps, d'une production sans heurt, sans détour ni retour. Qu'il nous décrive des intérieurs où des femmes aux gestes alanguis ne témoignent que de leur propre grâce, qu'il nous mène sur la côte normande à marée basse où quelques drapeaux piquent un ciel gris de leurs notes vives, nous retrouvons toujours un enchantement de la couleur, cette justesse de ton inégalable au point précis où s'accordent les effusions du peintre et les séductions du décorateur.

Avec des gris, des beiges, des roses éteints, des bleus fanés, il crée de la joie et de la lumière.

« Nature morte aux raisins. »

« Grandes Danseuses. »

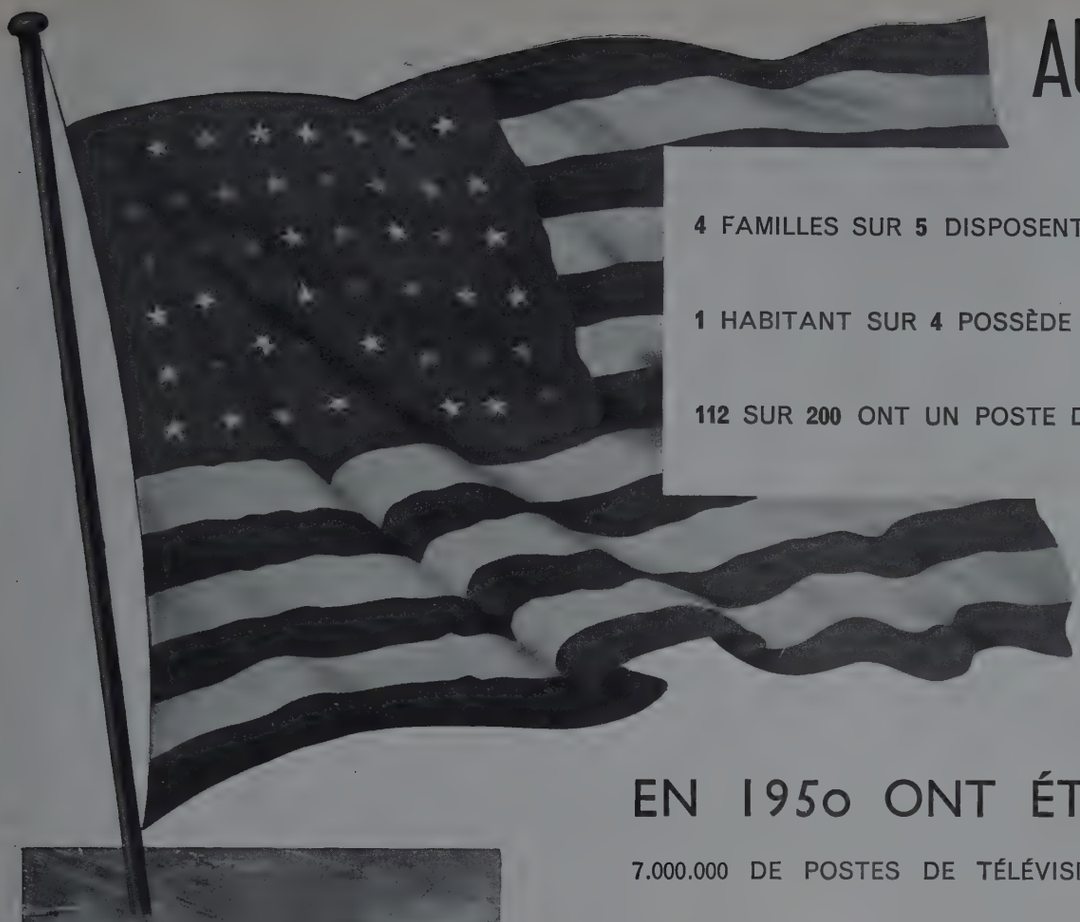
Ainsi, dans ses *Grandes Danseuses*, les ballerines qui occupent le premier plan sont peintes de ce gris de velours, si particulier à l'artiste, animé seulement par quelques rubans noirs et un léger semis de paillettes multicolores ; le fond, au contraire, scintille de savantes bigarrures où s'incorpore un mystérieux arlequin.

Tous ces rapports de tons nous sont distillés avec audace et simplicité. Des aplats d'un rouge mat et profond vibrent sur les pâleurs rosées des plages ou sur le vert billard des champs de courses. Souvent quelque stridence imprévue vient pimenter notre plaisir.

Peintures, aquarelles, gouaches, pastels, dessins, des lithographies et des tapisseries, un service de porcelaine de Sèvres, des décors et des costumes de théâtre, toutes ces techniques si heureusement employées, nous les voyons ici. Sans doute les toiles de fond des *Fausses Confidences* et de *la Seconde Surprise de l'amour* ne bénéficient-elles pas du recul ni de l'ambiance scénique nécessaires pour être convenablement appréciées. Mais quel homme de théâtre que Brianchon ! Il a le sens de la féerie et sa palette nous transmet des harmonies musicales... Le ballet louis-quatorzien, en particulier, semble l'objet de ses plus ferventes nostalgies. Ses toiles, ses gravures et ses somptueuses tapisseries reviennent inlassablement à ces danseuses et danseurs emplumés dont les gestes appris sont comme l'offrande des nobles paysages de la convention classique.

Sans tapage, sans exprimer de théories ni lancer de manifestes, Brianchon a pris place au premier rang de notre génération. Retrouvant simplement l'héritage d'un demi-siècle d'impressionnisme, il y a apporté sa jeunesse et ses dons de coloriste de grande race.

« Portrait de Lise. »



AUX ÉTATS-UNIS

4 FAMILLES SUR **5** DISPOSENT D'UNE AUTOMOBILE

1 HABITANT SUR **4** POSSÈDE LE TÉLÉPHONE

112 SUR **200** ONT UN POSTE DE RADIO

EN 1950 ONT ÉTÉ PRODUITS :

7.000.000 DE POSTES DE TÉLÉVISION

7.000.000 DE FERS A REPASSER ÉLECTRIQUES

4.500.000 GRILLE-PAIN

4.200.000 MACHINES A LAVER

1.800.000 CUISINIÈRES ÉLECTRIQUES

9.000.000 DE RÉFRIGÉRATEURS

★ LES USINES TEXTILES ONT FABRIQUÉ ASSEZ DE BAS NYLON POUR QUE CHAQUE AMÉRICAINE PUISSE EN ACHETER ONZE PAIRES

CHAQUE MINUTE, LES FONDATIONS DE DEUX MAISONS ONT ÉTÉ POSÉES

L'INDUSTRIE AUTOMOBILE OCCIDENTALE ET LA RECONVERSION (*)

II. - AUX ÉTATS-UNIS UN VÉHICULE EST FABRIQUÉ TOUTES LES 4 SECONDES

L'industrie automobile américaine a fabriqué en 1950 un véhicule toutes les quatre secondes, soit, au 31 décembre dernier : 8.002.782 automobiles, camions et autobus.

L'industrie française a produit, en 1950 : 357.587 véhicules.

Si les Etats-Unis avaient été équipés comme la France et si les Américains avaient travaillé comme les Français, ils auraient produit 1.375.000 véhicules ; pour fabriquer 8 millions de véhicules ils auraient dû être 870 millions d'individus.

Si la France avait été équipée comme les Etats-Unis et si les Français avaient travaillé comme les Américains, elle aurait produit 2.013.000 véhicules ; sa production de 357.000 véhicules correspondrait à celle d'un pays de 6.896.000 habitants.

Ainsi, l'industrie automobile américaine est non seulement vingt-deux fois plus puissante que l'industrie automobile française, mais son rendement est six fois supérieur ; donc elle est sans commune mesure avec celle de notre pays.

(*) Voir *France-Illustration* du 24 mars 1951.

CETTE situation, d'autres que nous la partagent. D'identiques comparaisons révéleraient des différences un peu moins sensibles à l'égard de la Grande-Bretagne ou de l'Allemagne prise dans ses limites et ses activités de 1938, très supérieures par rapport à l'Italie. La France devant les Etats-Unis représente le moyen terme européen, une forme de civilisation en face d'une autre forme de civilisation. L'Amérique est un monde autre que le nôtre.

UNE « NATION SUR ROUES »

Avec ses 43 millions d'automobiles, l'Amérique peut être qualifiée de « nation sur roues ». D'ailleurs, lorsque l'Européen se sert de ses jambes, l'Américain, lui, prend sa voiture. L'ensemble du parc est utilisé de la manière suivante : 56 % pour aller au travail, 10 % pour se distraire, 12 % pour faire les courses et 16 % enfin à des activités diverses.

De même qu'elle enrobe ses navires de « cocons » en matière plastique, l'Amérique met en conserve ses engins motorisés. Ces boites..

Heureux pays que celui où la possession d'une voiture n'est pas considérée comme un luxe ! Les chiffres suivants en témoignent : 20 % des ouvriers des usines automobiles de Detroit vont à leur travail avec leur voiture personnelle. Dans les ateliers de constructions mécaniques de l'Etat de Michigan — où se trouve d'ailleurs Detroit — 80 % des travailleurs quittent chaque matin leur domicile avec leur Ford, leur Chevrolet ; mieux encore, en Californie 95 % du personnel des entreprises d'aviation font de même.

Les Américains sont entraînés il est vrai de fort bonne heure à circuler en automobile. Dans les régions rurales, 98.000 autobus véhiculent les jeunes élèves de leur domicile à l'école. Ils ont ainsi transporté l'année dernière 5.720.000 enfants et couvert une distance globale de 6.400.000 kilomètres.

L'automobile prend ainsi figure de seconde maison, semblable au cottage où l'on n'ôte pas ses pantoufles pour aller accueillir le visiteur. Aussi tout est-il mis en œuvre pour que ces millions d'automobilistes économisent temps et mouvement. Quand ils voient briller l'enseigne au néon *Drive in* ils sont aussitôt fort satisfaits : *Drive in* est un terme qui s'applique aux établissements où il est possible de rester au volant en admirant un film, en regardant jouer la comédie, en faisant ses emplettes dans un grand magasin. Les cinémas *Drive in* ont un grand succès. L'Amérique en compte 2.100 (10 % du nombre total des salles) et ils abritent en moyenne 500 voitures. Ce n'est pas tout. Un *Drive in* de Californie organise tous les dimanches une messe spéciale en plein air pour les automobilistes. Des banques ont modifié toutes leurs installations pour permettre aux conducteurs de venir en voiture jusqu'à leurs guichets. Il est donc bien normal que la pire incivilité pour un passant soit de jeter un regard à travers les glaces d'une voiture arrêtée.

A l'inverse des *Drive in*, les *Food mobile* et les *Book mobile* correspondent à l'épicier ambulant de nos campagnes, à nos bibliothèques itinérantes, mais nous ignorons encore les *Blood mobile*, équipes automobiles dotées de personnel hospitalier et qui vont à domicile chez les donneurs faire provision de sang pour les transfusions. Quant aux médecins, il est courant qu'ils amènent dans leur voiture leur appareil de radioscopie, comme il est usuel que le dentiste transporte un moteur électrique et ses instruments opératoires ; soixante millions d'Américains, c'est-à-dire 40 % de la population, conduisent des automobiles. Dans les ménages la femme tend à avoir sa voiture personnelle. Cette intromission de l'automobile dans la vie familiale se retrouve dans la vie économique. Les graphiques que nous donnons le montrent d'une manière saisissante, et l'on peut y ajouter un chiffre qui donne le vertige : en 1950, les automobilistes américains (voitures particulières ou véhicules utilitaires) ont couvert en kilomètres 25 millions de fois le tour de la terre au niveau de l'équateur !

Sur 6 magasins, 1 vend des automobiles et des accessoires ; sur 7 travailleurs, 1 dépend directement ou indirectement de l'industrie automobile ; 8.000.000 de camions transportent les 2/3 du tonnage des marchandises manipulées dans l'Union. Enfin, dans un autre domaine, l'agriculture emploie 3.900.000 tracteurs, soit quatorze fois plus qu'il y a trente ans.

Pour qu'une nation « vive sur roues » il faut néanmoins que les circonstances s'y prêtent.

Bien que la France ait donné le jour à l'automobile, ce sont les Etats-Unis qui étaient, en puissance, une nation automobile, parce qu'ils avaient la capacité physique et matérielle de développer ce moyen de transport et de vie. Les Français, les Européens ont ouvert la voie ; ils ont réussi les premiers à construire des automobiles, mais ils n'avaient pas les moyens matériels de les produire à bas prix.

Au contraire, les Etats-Unis rassemblent sur leur territoire une masse de charbon, de minerai, de pétrole, de puissance électrique... qui les place, en toutes choses, à la tête de l'univers.

En minutes-travail le prix du kilogramme de coke métallurgique est 5,63 fois moins élevé aux États-Unis qu'en France. Pour d'autres produits ces rapports s'établissent, toujours en faveur des États-Unis, à : minerai de fer à 51%, 3,53 ; fonte en gueuses, 4,18 ; acier en barres, 4,28 ; tôles minces 3,93 ; aluminium à 99%, 5,53 ; cuivre électrolytique, 5,81.

Donc, avant même qu'entrent en jeu les procédés de fabrication, dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils ne doivent pas être inférieurs à ceux d'élaboration, l'industriel américain paie ses produits de base 4 ou 5 fois moins cher que son collègue français ; ce sont pour lui les conditions les plus favorables. Afin de vendre ses automobiles bon marché, il ne lui reste plus qu'à rendre la fabrication de celles-ci la moins onéreuse possible.

LES PRINCIPES DE LA CONSTRUCTION AUTOMOBILE

Henry Ford comprit le premier l'intérêt pour l'industrie automobile de méthodes dont on peut bien dire qu'elles se seraient imposées seules dans un pays tel que les Etats-Unis. Créateur de la firme gigantesque qui porte son nom, la seconde en importance de l'industrie automobile américaine, Ford mit seize ans, de 1892 à 1908, à réaliser son dessein, en lançant le célèbre modèle T, duquel date la construction américaine en grande série et le montage à la chaîne.

Quarante années d'expérience ont confirmé la valeur des principes selon lesquels fonctionne l'industrie américaine. Retenons d'abord qu'elle travaille toujours avec une marge bénéficiaire ridiculement faible : les usines Willys vendaient la Jeep 890 dollars pour un gain net de 9 dollars, soit 1 % !

Spécialisation. — Le premier principe est la spécialisation. Contrairement à une opinion très souvent émise, les grandes firmes automobiles des Etats-Unis sont essentiellement des entreprises de montage. Elles fabriquent en général leurs moteurs, quelquefois les boîtes, achètent à l'extérieur les châssis, les caisses et les accessoires. Par souci majeur d'indépendance, Ford élaborait une grande partie de ses matières premières, mais la firme est revenue sensiblement de cette position depuis qu'Henry II, fils d'Edsel et petit-fils du grand Henry, a pris la direction de la société, il y a trois ans. Tout en possédant un train continu à tôles, Ford achète désormais la plupart de ses éléments de carrosserie à la société Budd, usine de Philadelphie. Cette même entreprise fournit également Studebaker. Les usines Briggs, de Detroit, alimentent en caisses le groupe Chrysler. La General Motors a pour fournisseur, dans ce domaine, Fisherbody, également à Detroit. Les carrosseries montées par les trois grands groupes américains ne sont donc pas entièrement fabriquées par eux.

La société Budd construit dans un de ses ateliers des tambours de frein à raison de 500 par heure. Borg Warner fabrique la transmission automatique de la Studebaker.

Mécanisation. — Le deuxième principe est la mécanisation des usines par la mise en œuvre du plus grand nombre possible de machines-outils (150.000 pour toute l'industrie automobile des Etats-Unis sur un total de 1.800.000 pour l'ensemble des pays). Parmi ces machines, citons seulement la Cincinnatti Hydrobroach, longue de 13 mètres et équipée de 6 moteurs de 500 CV, qui en moins d'une minute dresse les quatre faces d'un bloc-cylindres, logements de coussinets compris.

Organisation des usines. — Troisième principe, capital également : l'organisation des usines. Henry Ford, promoteur de la chaîne, réalisa, le 1er avril 1913, le premier assemblage d'une magnéto. Il passa ensuite au moteur et, de là, à l'ensemble de la voiture. Ce système est trop connu pour qu'il soit nécessaire de nous y attacher particulièrement, mais nous devons noter que les Américains l'ont étendu à l'ensemble de la fabrication automobile en l'utilisant aussi bien pour le montage

... VIENNENT RECOUVRIR LES CERCLES OU ONT ÉTÉ PRÉALABLEMENT PARQUÉS : CANONS, CHENILLETTES ET CHARS DE COMBAT PRIVÉS DE LEURS CHENILLES.

de la voiture que pour la production d'une seule pièce. Méthode encore perfectionnée par l'élimination quasi totale de la main-d'œuvre de manutention : convoyeurs aériens ou à courroie, appareils de levage, tapis roulants, toboggans, transporteurs à crochet ont remplacé les hommes.

TRAVAILLER DANS LES MEILLEURES CONDITIONS

Ces trois principes fondamentaux de la contruction automobile américaine sont renforcés dans leur application par la discipline absolue de la main-d'œuvre. Les ouvriers américains font preuve de moins de personnalité que les nôtres, c'est exact, mais ils se gardent d'interpréter les instructions.

Cette organisation américaine du travail est fréquemment très simple. Ainsi le « checking » est une méthode banale qui consiste à « cocher » (to check) obligatoirement chacune des opérations de vérification qui précèdent la livraison d'une voiture. Le client a ainsi l'assurance qu'aucune omission n'a été commise et qu'il prend possession d'un véhicule en ordre de marche complet, dont tous les organes sont bien au point et qui est muni de tous ses accessoires.

Cette discipline est jointe à une analyse minutieuse des temps de travail préparée par des bureaux d'études spécialisés que les industriels ne cessent de développer, car ils jugent que ces études délicates sont génératrices d'économies.

Par ces méthodes on est arrivé à obtenir des cadences d'une rapidité telle que des ouvriers français, en stage aux Etats-Unis, ayant voulu remplacer leurs camarades américains ne purent jamais aller aussi vite que ceux-ci. Peut-être à la longue se seraient-ils habitués ? En général, le temps de travail est de sept heures par jour avec une interruption variable pour le repas et un arrêt de cinq minutes par heure.

Remarquons que les conditions de travail sont aussi très favorables. La fonderie Nash est non seulement exempte de poussières, mais d'odeur de sable chaud. Quant aux nouvelles usines, elles sont entièrement climatisées, éclairées au néon et ne sont munies d'aucune ouverture extérieure. Les résultats corroborent cette recherche des meilleures conditions. Avec seulement 7.500 ouvriers travaillant huit heures, Nash produit chaque jour 400 voitures.

Faisons la somme des efforts entrepris par les industriels américains pour réduire leur prix de revient. En heures de travail, le prix d'une voiture est passé de 1.215 heures en 1925 à 925 en 1940, 875 en 1946 et s'établit à l'entour de 800 actuellement. Bref, une voiture de grande série vaut 0,55 heure le kilo aux Etats-Unis et 3,4 heures en France.

N'allons pas plus loin dans le domaine technologique. En est-il de même sur le plan financier ? Certainement la comparaison n'est pas davantage possible.

LA STRUCTURE D'UNE INDUSTRIE

Prenons par exemple la General Motors, dont les activités automobiles sont concentrées sur les marques suivantes : Cadillac, Buick, Oldsmobile, Pontiac, Chevrolet pour les voitures et G. M. C. pour les véhicules utilitaires. Parmi les dix-neuf sociétés des Etats-Unis dont l'actif dépasse 2 billions de dollars (800 milliards de francs), la G. M. ne vient qu'au dixième rang avec 2.284 millions de dollars, loin derrière l'American Telephone and Telegraph C°, qui tient la tête avec 10.775 millions de dollars. Elle emploie directement (automobile non décomptée) 516.000 personnes et a produit, en 1950, 3.300.000 automobiles et 650.000 véhicules utilitaires, soit 50 % de la production américaine. A l'inverse, Studebaker, petite entreprise automobile aux Etats-Unis, a produit 275.000 automobiles en 1950, soit 77 % de la production française. Que sont les entreprises européennes auprès de celles-là ?

L'industrie américaine comprend trois grands groupes : la General Motors, déjà citée, Ford (Lincoln, Mercury et Ford) et Chrysler (Chrysler, Dodge, Plymouth) et des firmes indépendantes telles que Packard, Kaiser, Nash, Studebaker. Dans le domaine des véhicules utilitaires règne, auprès de la G. M., International Harvester. En dépit de tous les projets de décentralisation, ces entreprises restent pratiquement concentrées dans l'Est central, la région industriellement la plus évoluée des Etats-Unis, et beaucoup sont installées à Detroit.

Cette capitale de l'automobile étend d'ailleurs sa puissance bien au delà des frontières américaines, puisque ses grandes sociétés ont créé à l'étranger des filiales, sous forme de sociétés nationales, ou, plus simplement, ont installé des ateliers où se montent des voitures avec des éléments provenant des Etats-Unis, mais avec l'aide d'une main-d'œuvre locale.

En tout premier lieu citons le Canada, qui possède des usines General Motors, Ford, Chrysler, Studebaker, Nash, International Harvester et qui a produit, grâce à elles, 440.000 automobiles ou véhicules utilitaires en 1950. C'est un cas spécial, car le Canada et les Etats-Unis sont pratiquement en état d'interdépendance économique.

Hors de l'Amérique du Nord, les marques dépendant de la General Motors : Opel en Allemagne, Vauxhall en Grande-Bretagne et Holden en Australie, ont construit l'année dernière 176.000 voitures ou véhicules utilitaires alors que les ateliers ont monté 60.000 voitures, dont une partie en Europe à Anvers, à Bienne (Italie) et à Rüsselheim (Allemagne).

Ford procède de même, mais semble avoir pris à l'étranger une position industrielle plus forte. Kaiser suit à son tour cet exemple et va devenir, avec son usine de Rotterdam, un concurrent singulièrement dangereux pour les Européens.

A ces deux formes d'expansion de la construction automobile américaine il faut joindre les exportations de voitures ou de camions, qui ne correspondent nullement à la puissance de cette industrie puisqu'elles ont atteint en 1950 152.842 voitures, 149.851 camions et 889 cars, moins de 4 %, ce qui est pratiquement négligeable sur le plan économique, mais considérable en matière de prestige. En effet, la voiture américaine, luxueuse même dans ses modèles de plus grande série, Ford, Chevrolet, ou à prix de vente peu élevé dans ses grandes marques par rapport aux voitures européennes de qualité, a évincé celles-ci d'un grand nombre de marchés, profitant de plus des positions commerciales ou politiques acquises par les Etats-Unis pendant et depuis la seconde guerre mondiale.

Ainsi s'explique, en dehors du goût raisonné de nombreux automobilistes pour la voiture américaine, en particulier dans les classes aisées de pays à monnaie peu dépréciée, la multitude de ces véhicules qui circulent en Europe ou dans tous les pays du monde.

VERS LA RECONVERSION

Cette orientation de toute une industrie vers le rendement, la qualité et la production massive nous entraîne, devant la part décisive que les Américains prennent à la défense du monde libre, à nous demander quelle aide apportent à cette défense ces grands « empires » qui ont nom : General Motors, Ford, Chrysler, ces « royaumes », ces « duchés » : Packard, Nash...

Déjà l'industrie automobile des U. S. A. a reçu des commandes se montant à plus de 3 milliards de dollars, chiffre gigantesque qui appelle aussitôt sa contrepartie : une réduction de la production des automobiles, déjà sensible.

L'industrie automobile des Etats-Unis contribuera donc puissamment à élever l'édifice militaire atlantique. Elle se trouve d'ailleurs, comme toute l'économie des Etats-Unis, pour accomplir cette tâche dans une position infiniment meilleure qu'il y a dix ans quand les Japonais préparaient Pearl Harbour. Alors qu'elle semblait avoir atteint son maximum en 1949, elle produisit, en 1950, 1.740.180 véhicules de plus que l'année précédente. C'est assez dire sa capacité. La période d'adaptation passée — et les leçons dernières permettent de penser que celle-ci sera brève — elle participera à la production du matériel de guerre avec une ampleur semblable à celle qu'elle déploie pour ses besognes normales. L'exemple ne lui est-il pas donné par l'industrie sidérurgique, qui pour la première fois aux Etats-Unis a produit en une semaine (21-27 janvier) plus de 2 millions de tonnes d'acier, soit 104.129.650 tonnes en un an, largement le double du reste de l'univers ?

RENÉ POLLIER et CLAUDE THOMAS.

Au cours d'une prise d'armes, en compagnie du général Leclerc, de l'amiral Thierry d'Argenlieu et des généraux Juin et de Lattre de Tassigny.

Venu recevoir de M. Ramadier la Médaille militaire, M. Churchill est accueilli aux Invalides par le général Rodes (au second plan a droite).

Le général Rodes (a droite) a coté du général Clark, venu saluer le tombeau de l'Empereur. Ci-contre : après la Libération, le général de Lattre de Tassigny remet au glorieux soldat les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur.

LE GÉNÉRAL RODES

VIENT DE MOURIR

Le général Antoine-Auguste Rodes, gouverneur des Invalides, vient de succomber dans sa quatre-vingt-unième année. Sa silhouette était familière aux Parisiens, qui avaient eu fréquemment l'occasion d'apercevoir le général lors des cérémonies qui se déroulent dans ce majestueux décor.

Né à Aurillac en 1870, il sortit de Saint-Cyr en 1893. Blessé dès le début de la guerre de 1914, qui l'avait trouvé capitaine, il fut nommé commandant après la Marne. Une seconde fois il fut blessé, en 1915, devant Arras, et si grièvement que l'amputation du bras gauche fut nécessaire. Le glorieux mutilé remplit alors plusieurs postes et commanda de 1919 à 1921 le 49e d'infanterie. Commandant militaire des Invalides en 1921, il fut de 1924 à 1931 commandant militaire de la Chambre des députés et reçut en 1928 ses premières étoiles. Sa courtoisie était hautement appréciée de tous ceux qui furent en rapport avec lui au Palais-Bourbon, où il sut toujours s'acquitter avec un tact parfait des missions parfois délicates qui lui incombaient. Général de division en 1930, le général Rodes fut rappelé à l'activité en 1944 et nommé gouverneur militaire des Invalides. C'est là qu'il a achevé ses jours, au milieu de vaillants soldats éprouvés comme lui dans leur chair et sur lesquels il veillait avec une affection paternelle. C'est là que repose désormais le petit-fils d'un chasseur à cheval de la vieille garde, fils d'un capitaine de l'armée d'Afrique. M. Jacquinot et M. Max Lejeune représentaient le gouvernement à ses obsèques, auxquelles avaient tenu à assister de nombreux généraux, dont le général Kœnig.

LES PROPOS LITTÉRAIRES DE GÉRARD CAILLET

On aimerait pouvoir dire : « Van der Meersch, romancier chrétien. » Il semble pourtant que Maxence Van der Meersch ait été vraiment romancier dans la mesure où il ne se préoccupait pas d'être chrétien, chrétien dès qu'il cessait de songer à romancer. La mort a eu très tôt raison de lui : il avait quarante-trois ans ; peut-être se préparait-il à surmonter cette contradiction. Qu'elle subsiste définitivement octroie la grandeur à son œuvre interrompue.

Il aurait pu, en effet, s'abandonner à sa pente naturelle : Roubaix, où il est né, Lille et Tourcoing, où il fit ses études, la frontière, les contrebandiers, les corons, la tristesse des grandes usines, la classique et triste « poésie du Nord », la peine ouvrière et la poussière de charbon, il était si tentant de borner là son ambition. Van der Meersch aurait récrit cent fois *la Maison dans la dune* ; il aurait décroché une demi-page au lieu d'une ligne dans *les Ecrivains du peuple,* de Michel Ragon. Nous aurions eu un ressuscité de Médan... ou un second Simenon.

Mais l'ancien avocat du barreau de Lille visait déjà plus haut : il y avait chez lui un enquêteur insatisfait, un chroniqueur qui ne retraçait pas pour son plaisir. La misère et l'occupation — nous savons aujourd'hui, tous, ce que cela veut dire — se refusaient à entrer douillettement dans l'histoire. Le pittoresque d'*Invasion 14* s'accompagne déjà d'une morale ; l'auteur la place dans la bouche de l'abbé Sennevilliers : « Le mystère subsiste. Et que ceux qui ne savent plus aller le contempler au ciel fassent comme moi, qu'ils s'efforcent de le découvrir autour d'eux. » C'est aussi que Van der Meersch, tandis qu'il rédigeait ce livre, avait fait une rencontre : celle du chanoine Pinte ; et une découverte : celle du dépouillement ; c'est qu'il avait vécu dans une chartreuse; c'est qu'il avait pris conscience de cette vérité si magnifiquement formulée par un autre écrivain chrétien : « Tant que les sociétés modernes sécréteront la misère comme un produit normal de leur fonctionnement il n'y aura pas de repos pour un chrétien. » *Invasion 14* porte en épigraphe ce mot de l'*Imitation* : « Ici les cœurs sont éprouvés comme l'or dans la fournaise. »

A ce moment se produit ce que je considère comme un drame dans la vie de Van der Meersch : il rate le Goncourt en 1935 avec *Invasion 14* qui le méritait ; il l'obtient, par une sorte de compensation, en 1936, pour *l'Empreinte du Dieu* qui ne le méritait pas ; je me souviens encore de ma double déception. *Invasion 14* était, en effet, une chronique romancée où la thèse pouvait trouver place ; *l'Empreinte du Dieu,* un pur roman. Désormais, c'est en romancier « pur » que Maxence Van der Meersch voudra faire triompher ses idées. On sait combien cela est malaisé.

Il ne m'appartient pas de discuter le fond même de *Corps et Ames.* Ce qui est à retenir — outre la vogue extraordinaire que connut ce roman, l'un des rares à avoir bénéficié, si l'on ose dire, du marché noir de la librairie — c'est la méthode qui présida à sa composition. Travail sur fiches, accumulation de dossiers ; cette méthode, l'écrivain l'emploiera désormais pour tous ses romans. On a maintes fois décrit le fichier de Van der Meersch et le travail de longue haleine qui précédait la mise en œuvre proprement littéraire. « Pour écrire *Corps et Ames,* note Adrien Jans, il ne se contente pas de témoignages. Certains personnages lui sont personnellement connus. Il suit les conseils de celui qui représente, dans son œuvre, le médecin désintéressé et partage avec ses hôtes le régime conseillé par lui. Il travaille pendant une année entière dans son laboratoire. » Saura-t-il effacer la marque d'un échafaudage si minutieux ? Il faudrait être Balzac pour y parvenir entièrement. Maxence Van der Meersch n'est pas Balzac. Cela ne doit pourtant pas faire oublier la valeur proprement littéraire de certaines de ses pages — qu'il s'agisse de *Corps et Ames* ou de l'ambitieuse *Fille pauvre.* Il est de ceux qui savent exprimer avec la violence nécessaire leur indignation.

Ce n'est, en fait, ni de l'indignation gratuite, ni de l'indignation stérile. Car Van der Meersch entend laisser aussi sa place à l'amour.

Il y a eu une querelle de *Corps et Ames.* Après quoi Van der Meersch s'est plaint que l'on comprît mal son roman. Roger Vercel, qui fut un ami de l'auteur, vient de publier une lettre, datée de 1943, où l'on peut lire cette phrase au moins inattendue : « Certaines réactions m'ont, en effet, montré qu'on interprétait parfois mal mes intentions, qui étaient au fond de faire aimer le médecin. » Combien d'intentions restent ainsi cachées... Peut-être parce que l'écrivain eut une vie discrète et ne se répandit pas en déclarations personnelles sur son œuvre. Il aurait fallu les chercher ailleurs : dans sa *Petite Sainte Thérèse* ou dans sa *Vie du curé d'Ars.* Mais son public, s'il était friand de roman, n'a pas traqué sa pensée secrète dans les hagiographies. La renommée d'un écrivain s'établit sur quelques livres, toujours les mêmes. Van der Meersch ne devait pas essayer de faire exception à la règle.

Chemin faisant, il est d'ailleurs devenu un porte-parole : celui d'un certain spiritualisme. Toute occasion lui est bonne pour pourfendre l'athéisme, source première de nos maux, ce qui est peut-être une façon un peu simple de comprendre le monde. Mais les tâches de champion sont les plus lourdes à supporter : on ne peut qu'admirer Maxence Van der Meersch de ne pas s'y être dérobé.

Pour le public, Maxence Van der Meersch est avant tout l'auteur de deux livres : l'un qui a servi de prétexte à un très beau film ; l'autre qui fustige le monde médical. Pour celui qui examine maintenant l'énorme labeur auquel il s'était attaqué, pour celui qui relit les quelque cinq ou six volumes importants que nous lui devons, la note dominante reste une vraie sympathie envers l'auteur. Daniel-Rops cite quelque part une formule saisissante de l'écrivain italien Iginio Giordani : « Parce que saint François de Sales a dit qu'on attrapait plus de mouches avec une goutte de miel qu'avec une barrique de vinaigre, il ne faut pas que les écrivains catholiques se persuadent que leur tâche sur la terre est d'attraper les mouches. » L'honneur de Maxence Van der Meersch sera toujours de n'avoir pas reculé devant les effluves du vinaigre.

MM. Roger-Ferdinand, président de la Société des auteurs, Albert Gazier, ministre de l'Information, et Arthur Honegger écoutent le discours de M. Albert Willemetz, président de la S. A. C. E. M.

LE BANQUET DU CENTENAIRE DE LA S.A.C.E.M.

Le 14 mars, dans les « Salons de la rive gauche », en clôture des commémorations de son premier siècle d'existence, la S. A. C. E. M. réunissait en un banquet familial ses sociétaires et une délégation des membres de son personnel. Dans une ambiance des plus sympathiques, le président Albert Willemetz, entouré de son conseil d'administration, accueillit M. Albert Gazier, ministre de l'Information, MM. Roger-Ferdinand et Pierre Descaves, présidents respectifs des auteurs et compositeurs dramatiques et des Gens de lettres, et diverses hautes personnalités des lettres, de la musique et de la chanson.

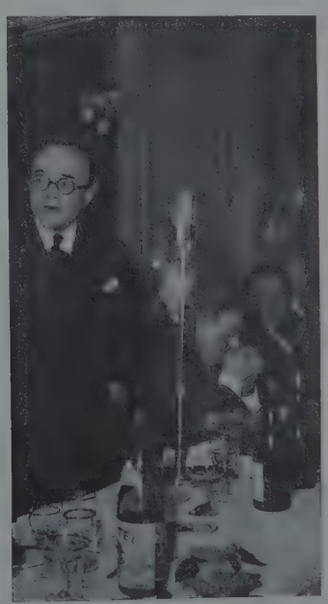
La réunion était placée sous la présidence d'honneur du maître Gustave Charpentier, qui fut malheureusement, *in extremis,* empêché d'y assister, mais dont le nom illustre fut néanmoins l'objet d'une longue et vibrante ovation.

Dans son allocution, évidemment spirituelle et particulièrement bien venue, le président Albert Willemetz rendit hommage aux quatre fondateurs de la S. A. C. E. M. : Paul Henrion, Victor Parizot, Ernest Bourget et Jules Colombier, et adressa un souvenir ému à tous ses prédécesseurs et aux auteurs et compositeurs qui, depuis cent ans, ont préparé et développé la prospérité de la société.

Après les cordiales réponses des présidents Roger-Ferdinand et Pierre Descaves, M. Albert Gazier, saluant l'œuvre accomplie par la S. A. C. E. M., assura les assistants de la bienveillance attentive des pouvoirs publics à l'égard des créateurs intellectuels et de sa sollicitude personnelle, dont nul ne doutait d'ailleurs.

Réunion des plus réconfortantes, qui souligna la cordiale union qui se resserre davantage chaque jour entre les sociétés d'auteurs, en même temps que l'intérêt efficace que leur gardent nos gouvernants.

Photographies *France-Illustration* (Roger Boulet).



A gauche : un ministre, M. Gazier, entre deux présidents, celui de la S. A. C. E. M., Albert Willemetz, et celui des Gens de lettres, M. Pierre Descaves. A droite : la spirituelle allocution prononcée par M. Roger-Ferdinand fait sourire le ministre de l'Information.

L'OPINION D'YVES GANDON

SUR « ONCLE VANIA » ET « CORPS ET AMES »

Les grandes pièces de Tchékhov, *la Mouette* et *Oncle Vania,* furent révélées avant la guerre au public français par Georges et Ludmilla Pitoëff. L'origine russe de ces deux grands artistes les rendait, mieux que tous autres, aptes à transmettre le message du grand dramaturge. Que leurs enfants, Sacha et Nadia, s'emploient aujourd'hui à renouer la tradition au studio des Champs-Elysées est assurément louable, encore qu'il faille s'efforcer d'oublier leurs parents. Georges Pitoëff avait minutieusement établi une mise en scène que Sacha respecte, et pouvons-nous en demander davantage ? C'est l'accent de Tchékhov qu'il nous importe de retrouver. Devrait-on se priver d'entendre *Phèdre* parce que la Champmeslé, Rachel, Sarah Bernhardt ne sont plus là pour déplorer de leur voix d'or de n'être point assises à l'ombre des forêts ?

Le théâtre de Tchékhov n'est pas un phénomène unique dans la littérature russe. Il se relie assez directement, tout au moins pour les sujets et le « climat », aux meilleurs récits de Pouchkine et de Tourguéniev. Mais ce qui lui appartient en propre, c'est le ton, un ton fait de simplicité vibrante, d'émotion discrète et qui, sans recherche d'aucun effet, d'aucun morceau de bravoure, démasque le secret des cœurs. *Oncle Vania* porte comme sous-titre « Scènes de la vie campagnarde », et l'on trouverait difficilement un thème plus quotidien. Oncle Vania avait une sœur qui épousa le professeur Serebriakov et mourut après avoir donné le jour à une fille, Sonia. Il est sensible, intelligent, mais âgé de quarante-sept ans; il ne s'est pas marié et a usé tous ses dons à exploiter la propriété familiale, où il vit avec sa mère et sa nièce. Cependant le professeur Serebriakov, outre gonflée de vent, a pris sa retraite et est venu vivre dans la propriété avec sa seconde femme, Héléna, de quelque vingt ans plus jeune que lui. Chacun admire ce Serebriakov, dont Vania est seul peut-être à avoir décelé la médiocrité. Héléna, fort jolie femme, se dépense auprès de son mari goutteux et acariâtre. Vania aime Héléna et lui confesse un amour sans espoir. Quant au médecin Astroff, homme sur la quarantaine, fort distingué lui aussi, il est aimé de la tendre Sonia, mais n'a d'yeux, lui aussi, que pour Héléna. Que de vies manquées ! Héléna, malheureuse, se laisse prendre un baiser par Astroff, mais l'affaire n'ira pas plus loin : elle est trop honnête.

Cependant Serebriakov, dès que sa santé s'est améliorée, s'avise qu'il ne peut plus vivre à la campagne. Il propose à toute la famille réunie de vendre la propriété pour acheter des titres qui rapporteront davantage. Alors oncle Vania se déchaîne. Il fait observer que la propriété appartient non à Serebriakov, mais à sa fille Sonia, et s'emporte à tel point qu'il tire deux coups de revolver sur le professeur... et le manque. Dans le même temps, Astroff, questionné par Héléna sur les sentiments qu'il porte à Sonia, répond par une déclaration en règle à la femme du professeur. Les jeux sont faits. Le ménage Serebriakov partira pour la ville; Astroff restera un vieux garçon désabusé et porté sur la bouteille ; oncle Vania et Sonia végéteront jusqu'à la mort dans leur campagne perdue, avec le seul espoir d'une récompense extra-terrestre.

Une poignante mélancolie est répandue sur toute cette pièce, dont le charme est fait de nuances, de la justesse et de la délicatesse de l'observation, de la propriété du dialogue. Un messianisme sans illusion éclaire les dernières répliques. Tchékhov, tuberculeux, avait l'amour des hommes et de la vie, mais le spectacle du monde ne lui paraissait pas encourageant. Mort à quarante-quatre ans, il appartenait à cette race des ironistes tendres pour qui la révolte n'est pas une solution et qui, en peignant la vie telle qu'elle est, croient avoir assez fait pour s'en délivrer.

Henry Gaultier, qui campe la silhouette ingrate du professeur Serebriakov, est parfait de sécheresse et d'égoïsme. Mlle Carmen Momplet a interprété dans un excellent mouvement, avec autant de spontanéité que d'ouverture de cœur (et elle a une bien jolie voix !), le rôle de Sonia la disgraciée. Sacha Pitoëff est un Astroff intelligent. Etienne Bierry, Nadia Pitoëff et Jacques Jeannet complètent une distribution qui manque un peu d'hémogénéité mais qui n'est nullement indigne du texte. On souhaite qu'un nombreux public aille applaudir *Oncle Vania.*

Le théâtre royal du Parc de Bruxelles, qui dispose d'une excellente troupe, est venu représenter au théâtre des Bouffes-Parisiens la pièce tirée par Maxence Van der Meersch de son roman *Corps et Ames.* Ainsi l'occasion nous est-elle donnée d'applaudir la très belle et bien disante Viviane Chantel, étoile de la troupe, la fine Germaine Lacroix et des acteurs au métier éprouvé comme Marcel Raine, Louis Verlant, Eric Pradier et Paul Riga. La mise en scène est de qualité ; les quatre actes sont enlevés dans un rythme qui atténue la lourdeur du texte. Maxence Van der Meersch, romancier de vocation naturaliste, avait tourné, dans la seconde partie de sa carrière, au mysticisme et à l'apostolat. *Corps et Ames* tend donc à prouver que le culte du matérialisme est pernicieux pour le médecin autant que pour le malade. Soit ! Mais dans le roman la thèse était étayée par un appareil documentaire qui faisait illusion. La pièce nous ramène aux dimensions d'un mélodrame appesanti de sentences qui tombent à plat. Les personnages sont tout d'une pièce, ou angéliques ou diaboliques, et le retournement final du professeur sert la bonne cause à point nommé. Spectacle pour l'Ambigu ou la Porte-Saint-Martin de l'époque ingénue. Mais M. Lejeune, directeur du théâtre du Parc, et sa troupe généreuse n'en méritent pas moins le meilleur accueil.

A SON ARRIVÉE A LA MAISON DE L'AMÉRIQUE LATINE, M. VINCENT AURIOL A ÉTÉ SALUÉ PAR S. E. M. JOAQUIN FERNANDEZ, AMBASSADEUR DU CHILI.

M. VINCENT AURIOL A L'AMÉRIQUE LATINE

SOIRS DE PARIS

PAR MARCEL

Vive la jeunesse ! Simone Berriau a accueilli au théâtre Antoine la première pièce de deux jeunes auteurs, Jacques Vilfrid et Jean Girault, *l'Amour, toujours l'amour,* interprétée par une troupe de jeunes comédiens. Elvire Popesco a été la marraine de cette troupe... et tout cela nous a procuré un ravissant spectacle plein de fraîcheur.

Vive la jeunesse ! Nous avons fêté les quatre-vingt-quatre ans de la toujours jeune Marguerite Deval, qui venait de recevoir la médaille d'argent de la Société des auteurs. M. Panhaleux, conseiller municipal du 18e arrondissement, a accueilli aux Pierrots de la place Pigalle la grande comédienne au cours d'un dîner qui fut charmant dans sa simplicité voulue.

Avant son départ pour les Etats-Unis M. Vincent Auriol, président de la République, a déjeuné à la Maison de l'Amérique latine, où il était l'invité de tous les chefs des missions latino-américaines. Dans l'allocution prononcée par S. E. M. Joaquin Fernandez, l'ambassadeur du Chili en France exprima le désir des pays de l'Amérique latine d'avoir un jour l'honneur de la visite de M. Vincent Auriol. « Nous voudrions — poursuivit l'ambassadeur — vous démontrer en terre américaine notre gratitude envers la France dont la culture a inspiré la nôtre. »

Dans sa réponse le président Auriol a notamment déclaré :

« Entre vos pays et la France, cette amitié ancienne et profonde n'est pas

LE PRÉSIDENT S'ENTRETIENT AVEC LL. EE. MM. DIAZ DULANTO ET H. MADERO (EN HAUT) ; AVEC LE PROFESSEUR PASTEUR VALLERY-RADOT (CI-CONTRE) ET AVEC S. E. M. DE SOUZA DANTAS, QUI CACHE R. DE BILLY.

A GAUCHE, ELVIRE POPESCO APPORTE DES CADEAUX AUX JEUNES COMÉDIENS DU THÉATRE ANTOINE. A DROITE, M. PANHALEUX, CONSEILLER MUNICIPAL, AVEC MARGUERITE DEVAL.

IDZKOWSKI

un vain mot — je le sais, moi qui vous connais tous et qui suis lié personnellement à tant de vos compatriotes — c'est presque de parenté qu'il s'agit ; parenté du sang, puisque nos ancêtres vivaient autrefois sur les rivages de la Méditerranée ; parenté de l'esprit, car nous sommes les uns et les autres les héritiers du génie latin, comme en témoignent nos langues, notre goût pour les choses de l'art, du droit et de la pensée.

» Dans le monde d'aujourd'hui, anxieux et menacé, l'Amérique, son énergie, sa vitalité, sa jeunesse apparaissent aux vieux pays dont elle est issue comme le gage le plus sûr d'un meilleur avenir pour les valeurs auxquelles l'humanité libre attache le plus grand prix.

» L'Amérique n'ignore pas que les nuages qui s'amoncellent parfois à l'horizon de la vieille Europe sont menés par des courants qui franchissent aujourd'hui les mers et que « la tempête qui fait vibrer les flèches de nos » cathédrales secoue maintenant les « gratte-ciel » du Nouveau Monde.

» Je bois à cette paix et à votre avenir qui est le gage du nôtre, je bois à la prospérité de vos pays et à l'étroite amitié de l'Amérique latine et de la France. Je bois au génie latin. »

Photographies *France-Illustration* (Henri Parnotte, Roger Boulet.)

L'OPINION DE DENIS MARION

SUR « VACANCES SUR ORDONNANCE »

Bien que les deux principaux romans de J. B. Priestley : *les Bons Compagnons* et *Impasse de l'ange,* aient été traduits — cet auteur ne jouit pas en France de la réputation qu'il a légitimement conquise en Angleterre — pour des raisons mystérieuses ils n'ont pas connu le succès qu'ils méritaient. Maintenant qu'il s'intéresse au cinéma, cet auteur bénéficiera peut-être, par ricochet, d'un intérêt qu'il aurait dû susciter directement.

Toujours est-il que dans le point de départ de *Vacances sur ordonnance* se reconnaît la marque d'un esprit qui possède une vision originale et valable de ce monde. Un représentant de commerce, prototype de l'Anglais moyen, si ce n'est qu'il n'a ni femme, ni parent, ni enfant, ni ami (mais les célibataires de cette sorte ne sont pas rares dans les grandes villes), apprend de son médecin qu'il n'a plus que quelques semaines à vivre.

Sans autre enthousiasme et seulement parce qu'il ne voit rien de mieux à faire, il réunit ses petites économies et le prix de rachat de son assurance-vie et décide de les dépenser dans l'hôtel le plus cher d'une plage chic. Il y rencontre une société toute nouvelle pour lui : des nobles fossiles, des politiciens, des enrichis du marché noir et des escrocs. Et il se passe deux phénomènes parfaitement naturels : d'abord, parce qu'il est seul à se savoir condamné à mort à brève échéance et qu'il trouve inutile de respecter les petites hypocrisies sociales, cet homme simple et fruste exerce une fascination sur tous ceux qui l'approchent ; ensuite, l'esprit des choses étant contraire à l'esprit des gens, on lui offre tout ce qu'il a souhaité pendant des années au moment même où il ne peut plus en tirer parti : une carrière, de l'argent, le plaisir ou l'amour.

Jusque-là le scénariste (c'est-à-dire Priestley lui-même, qui a collaboré à l'adaptation) et le metteur en scène Henry Cass se sont tirés merveilleusement d'affaire. Ils ont escamoté avec beaucoup d'habileté les coups de pouce qui rendent plausible en apparence une histoire qui au fond ne l'est pas du tout et ils ont multiplié les notations exactes qui nous font croire à l'authenticité de ce palace anglais et de ses clients. La balance entre un humour insolite qui tient à l'arbitraire de la situation et l'émotion qui naît du sentiment le plus répandu : l'abîme qui sépare du reste de l'humanité celui qui sait que ses jours sont comptés, est équilibrée à merveille.

Dommage que les auteurs n'aient pas su conclure. Sans doute ont-ils évité les solutions de facilité. Mais le rebondissement final (que je me garderai bien de préciser) n'est ni habile ni convaincant.

Il n'en demeure pas moins que *Vacances sur ordonnance* est un film qui mérite de s'inscrire dans cette heureuse veine britannique dont *Noblesse oblige* demeure le chef-d'œuvre incontesté, et *Passeport pour Pimlico, Whisky à gogo, un Autre Rivage* et *Cette sacrée jeunesse,* les savoureux fleurons.

Un des éléments d'attrait, et non le moindre, réside dans l'interprétation du rôle principal par Alec Guinness (l'acteur qui jouait le rôle à transformation des huit victimes de *Noblesse oblige*).

LE CRITÈRE DE QUALITÉ

On sait que le fonds d'aide au cinéma fonctionne grâce à la perception d'une taxe sur le prix des places. Cet argent est ensuite redistribué à l'industrie, tant à l'exploitation (sous forme de subsides pour la création de nouvelles salles et le rééquipement des anciennes) qu'à la production. En ce qui concerne celle-ci, le producteur d'un nouveau film reçoit une prime proportionnelle aux recettes produites par le précédent. D'un point de vue strictement industriel ce critère est infaillible : la valeur commerciale d'une bande de pellicule est fonction de son rendement. Toute la question consiste à savoir si c'est le seul valable.

Certains ne le croient pas et ont proposé qu'une prime supplémentaire fût accordée aux films de qualité. Il se fait que le rendement de la taxe a dépassé les prévisions et permet cette libéralité. En général la suggestion a été bien accueillie, mais avec des réticences. Celles-ci ont porté surtout sur la définition de la qualité et elles se classent en deux catégories. La première prétend qu'il est impossible en pratique de se mettre d'accord sur les films qui ont une valeur artistique et sur ceux qui ne la possèdent pas. La seconde réclame préalablement l'établissement d'un critère objectif.

Cette matière délicate prête à bien des discussions. Il n'est que trop facile d'opposer à perte de vue des opinions contradictoires. Mais un fait mérite d'être pris en considération.

Depuis 1946 l'Association française de la critique de cinéma procède parmi ses membres à un referendum sur les films français qui leur paraissent s'imposer et elle publie la liste de ceux qui recueillent la moitié des voix. Pour le deuxième semestre de 1950 le palmarès s'établit comme suit :

Orphée, Justice est faite, Dieu a besoin des hommes, la Ronde, la Vie commence demain, Rendez-vous avec la chance, Souvenirs perdus et *le Château de verre.*

Certes, il est loisible à chacun de différer avec cette liste, de biffer un titre ou deux et d'y ajouter un ou deux qui n'y figurent pas. Mais il est indiscutable que cette sélection représente le sentiment moyen du public éclairé, qu'elle ne comporte aucune omission grossière ni aucune présence scandaleuse.

De la consultation d'un nombre relativement restreint d'opinions compétentes et impartiales peut donc jaillir une distinction valable entre les films de qualité (qu'ils aient ou non du succès) et les autres.

C'est le populaire « Louison » Bobet qui a remporté la grande épreuve Milan-San Remo.

Ces trois documents montrent que l'ardeur des athlètes peut parfois les entrainer fort loin. Ci-dessus : au cours du match de hockey sur glace Suisse-Grande-Bretagne, un joueur helvétique est venu tomber parmi les spectateurs. Ci-dessous : pendant un match de basket-ball disputé aux Etats-Unis, deux joueurs se sont — volontairement — précipités dans la foule.

LES SPORTS

PAR MARCEL DANINOS

HOCKEY

Dans le classement des championnats de hockey sur glace, dont le titre mondial est resté aux Canadiens, seule l'Italie est devant la France en la seconde série : critérium d'Europe. Sans la moindre partialité, nous estimons que notre équipe ne lui est pas inférieure et qu'avec un sort plus favorable le score de la rencontre qui les opposa aurait pu être inversé ; les voilà toutes deux admises d'ailleurs à s'inscrire l'an prochain dans la première catégorie : championnat du monde. Il leur faudra, à l'une comme à l'autre, faire d'immenses progrès pour y figurer honorablement ; et il est à craindre, faute de moyens matériels, que leur entraînement respectif ne se montre alors insuffisant.

HIPPISME

Le Sud-Ouest de la France, sillonné autrefois par les armées du duc de Wellington, a gardé de ces passages des vestiges de vie anglaise. Les Britanniques apportaient avec eux leurs coutumes, leur conception de l'existence. Rien d'étonnant que Pau soit marqué d'un éclectisme sportif durable, du goût du cheval en particulier.

La région se prête admirablement aux libres galops. Les landes du Pont-Long forment un immense *no man's land* à 5 kilomètres au nord de la ville. Les talus incitent à « faire banquette » ; le sol, de sable ou de rocaille, autorise les allures vives.

Les officiers de Sa Majesté avaient gardé la nostalgie de ces terrains d'élection. Ils y revinrent sous la Restauration. Des sociétés de chasse se créèrent ; toutefois, le *Pau Hunt* date seulement de 1842. Son dernier *master*, M. Prince, citoyen américain de cœur français, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, vit encore.

Un nouveau *Pau Hunt*, le *Pau Hunt Drag*, fondé récemment, a pris l'habit gris sous la présidence du marquis du Vivier. Le comte de Castelbajac, MM. Carlos Garcia, Harold Kingsland, Horngreen y perpétuent la tradition, celle du baron de Palaminy, du vicomte de Vaufreland, du baron La Caze, de M. Harry la Montagne et des habits rouges à col vert de l'ancien équipage.

Un concours hippique devait naître de cette ambiance. Dès 1902 le vicomte Charles de La Rochefoucaud dispose des obstacles sur la place de la Haute-Plante et convie les gentlemen à venir les passer.

Cette année la Société hippique française a repris la formule grâce au vicomte de Vaufreland, secondé par le colonel Carbon. La cravache des Juge-Montespieu et des Daguillon-Pujol est passée aux mains du comte de Maillé, de M. Jonquères d'Oriola et des nouveaux « amateurs ». La grande butte maintient ses proportions estimables ; mur basque, fossé barré restent d'une sévérité spécifiquement paloise. Le tournoi vit le succès du chevalier d'Orgeix, en selle sur Arlequin D, le « jumper » de M^me^ Roblin ; il totalise d'une foulée magistrale Grand Prix, Critérium et Puissance progressive. M^lle^ Canere à son tour collectionne les premiers prix. M^lles^ Balet, Grawitz, Howlett, Bonnaud, Roland furent du classement de tête. Il faudrait encore citer MM. de Laurière, Calmon, Dupuy, le lieutenant-colonel des Roches de Chassey, le baron de Roquette-Buisson, et ce cavalier espagnol, M. Carlos Figueoras, qui remporta le prix du Cercle Anglais et contribua avec ses amis à donner à la réunion la pointure internationale.

D. Tré-Hardy.

PETITES CHRONIQUES

UN TOUR DU MONDE ORIGINAL

Le passage à Casablanca de cette jeep amphibie a causé quelque sensation. Deux Américains, M. et Mme Ben Carlin, ont en effet traversé l'Atlantique à bord de ce navire improvisé, qu'ils ont eux-mêmes équipé. Partis de Halifax le 19 juillet 1950, ils sont arrivés le 23 février au cap Juby, d'où ils ont gagné Casablanca par la piste, via Ifni et Agadir. Les émotions que le mauvais temps leur a fait éprouver au cours de leur croisière ne les ont nullement découragés, puisqu'ils ont décidé de poursuivre leur tour du monde.

NOUVELLES DIPLOMATIQUES

M. Bernard Hardion, ambassadeur de France à Madrid, a présenté au général Franco ses lettres de créance. Après la cérémonie, l'ambassadeur s'est entretenu longuement avec le Caudillo, en présence de M. Martin Artajo, ministre des Affaires étrangères.

Au cours d'un voyage qu'il vient de faire à Sao Paulo, M. Arvengas, l'ambassadeur de France au Brésil, a été reçu par M. Lucas Garcez, gouverneur de l'Etat, qui a organisé en son honneur de brillantes réceptions. Au cours de son séjour, M. Arvengas a prodigué aux dirigeants locaux de l'Alliance française ses encouragements et ses éloges pour leur action en faveur du rayonnement intellectuel et moral de notre pays.

LES AMIS DE DAUMIER

A la suite de l'article de M. Georges Duhamel paru dans notre numéro du 6 janvier, de nombreux lecteurs nous ont écrit pour nous demander des précisions sur la Société des amis de Daumier. Cette société, présidée par notre éminent collaborateur, a pour vice-présidents MM. Emile Henriot, Francis Carco et Joseph Lasalarié. Les secrétaires : MM. Henry Allard, Bescherelle et Jean Cherpin, répondront à toute demande de renseignements accompagnée d'un timbre et adressée à : *Les Amis de Daumier*, 39, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9e).

NÉCROLOGIE

Jean Mauclère

Presque au moment où nous recevions son dernier livre, *Lyautey, prince lorrain*, nous apprenions la mort, dans son domicile de Villemonble, de Jean Mauclère. On lui doit plusieurs romans, des études historiques sur des sujets fort divers et une série de livres groupés sous le titre *la Guerre navale (1939-1947)* et qui sont un bel hommage à nos marins. Jean Mauclère avait collaboré à plusieurs journaux et avant guerre sa signature a figuré plusieurs fois dans nos colonnes.

L'OPINION D'ANDRÉ ROUSSEAUX
SUR « LE VRAI SAINT ANTOINE »

Saint Antoine, le grand, le célèbre saint Antoine, l'ermite du désert, est une des figures de l'hagiographie que la littérature et l'art ont tenues le plus en honneur. On sait quel modèle il a fourni à Flaubert et à Jérôme Bosch. Son nouveau biographe, M. Henri Queffélec, auteur d'un *Saint Antoine du désert* (Hachette), trouve même que la légende en cette affaire fait un peu tort à l'histoire vraie. (Sans compter la légende populaire de saint Antoine et son cochon...). Et c'est cette histoire vraie qu'il a entrepris de raconter. Les sources s'en trouvent dans la *Vita Antonii* de saint Athanase, qui connut Antoine et fut son disciple. M. Queffélec, lui, a voulu écrire une histoire pour le grand public, dans un style familier (dont il abuse même un peu, selon mon goût). Il nous fait revivre l'existence de l'ascète du IIIe siècle, telle qu'elle s'est déroulée de la vallée du Nil où il est né jusqu'aux montagnes en bordure de la mer Rouge, où il s'était retiré depuis longtemps quand il est mort.

L'Egypte d'alors n'est plus depuis longtemps celle des Pharaons, ni même celle des Ptolémées. Elle est une des parties de l'immense empire romain. Et le père d'Antoine, vers l'an 250, était un des cultivateurs de la vallée du Nil. Non pas paysan pauvre, mais propriétaire d'un assez beau domaine, et sans doute un des notables de son village. On appelait Kôman ce village-là, qui est peut-être aujourd'hui Queman-el-Arous, à une centaine de kilomètres au sud du Caire.

Antoine, cependant, avait une autre vocation que celle de propriétaire. Il était jeune encore quand il hérita de ses parents et vendit tous ses biens pour distribuer aux pauvres ses richesses. Bien plus, il avait une jeune sœur que ses parents lui avaient confiée en mourant. Il n'hésita pas à la vouer d'office, elle aussi, au renoncement et à la pauvreté, et il la mit dans un couvent. Les minorités chrétiennes commençaient alors d'être nombreuses et fortes, en Egypte comme dans le reste de l'empire. Et l'on en voyait surgir des hommes qui ne se mettaient pas à moitié au service de Dieu.

Dès lors, c'est la vie d'ascète qui va commencer pour le jeune homme. Il n'a pas à s'éloigner beaucoup de la verte vallée pour gagner le désert. Celui-ci commence au bord de falaises rocheuses qui surplombent la prairie irriguée. Là se trouvent des grottes, des tombeaux. Autant de domiciles pour un ermite. Antoine se mit à faire un seul repas par jour, après le coucher du soleil : du pain sec et un peu d'eau. Encore certains jours donnait-il son pain aux pauvres. Il se privait aussi de sommeil. Et c'est alors qu'il fut éprouvé par les célèbres tentations. M. Queffélec s'attache à les reconstituer sans donner dans la littérature à la Flaubert. Que le diable ait poursuivi particulièrement un homme aussi résolu à s'avancer dans les voies de la sainteté, c'est dans la logique satanique. Mais le Malin cherche l'efficacité plus que le diabolisme spectaculaire.

L'anachorète, cependant, prenait une importante personnalité dans le monde chrétien d'alors. Le patriarche d'Alexandrie allait faire appel à lui pour tenir tête aux bourreaux romains et soutenir le courage des martyrs quand la persécution se déchaîna. Un second voyage à Alexandrie devait être demandé à Antoine, quand un prêtre de la ville, du nom d'Arius, commença de répandre une fausse doctrine qui allait faire naître l'hérésie la plus redoutable pour les premiers siècles chrétiens : l'arianisme. Ainsi Antoine, avec sa foi solide, fut-il l'un des premiers adversaires qu'on opposa à l'hérétique.

Mais c'est dans le désert qu'il avait accompli sa plus grande œuvre. Il fut l'un des fondateurs du monachisme, et il a mérité le titre de père des moines. Il s'était éloigné cette fois de la vallée du Nil. A travers le désert il avait gagné la chaîne montagneuse que domine le mont Quolzoum. C'est près de la mer Rouge, en face de la presqu'île de Sinaï. Une grotte, comme toujours, avait abrité sa retraite. Et puis il avait bâti un monastère.

Il y a toujours, au même lieu, le couvent de Saint-Antoine. Les moines se flattent que les reliques du saint reposent chez eux. D'autres lieux saints, en France, sont honorés de la même prétention. M. Queffélec aimerait mieux penser que la dernière volonté d'Antoine a été respectée : l'ermite voulut mourir en plein désert et donna l'ordre que son corps, enfoui dans le sable, fût livré au mystère de l'immensité. Avouons que pour la vie de saint Antoine en ce monde, c'est le dénouement le plus beau.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Le journal télévisé offre un attrait tout particulier, grâce à la qualité de ses reportages. En effet, l'image, intelligemment commentée, se grave dans la mémoire et anime cette rubrique. Le bulletin météorologique lui-même perd tout aspect rébarbatif ; la dépression des côtes scandinaves cesse d'être abstraite, se concrétise en de savants dessins ; elle s'avance, on la voit, on l'attend. Les amateurs de sport sont largement servis par la transmission de compétitions cyclistes telles que la course Paris-Côte d'Azur qui se déroule dans le cadre de paysages choisis, aux sons d'une entraînante musique. Le hockey sur glace déroule aussi de gracieuses arabesques et permet aux Canadiens de prouver leur supériorité dans ce jeu où ils excellent. En Laponie, le ski-jöring se pratique avec l'aide des rennes, plus ou moins bien disciplinés. Les « Variétés » reproduisent le moment de la toilette des animaux dans un grand cirque ; les poulains sont nettoyés à l'aspirateur, mais pour polir les éléphants une meule est nécessaire !

Radio-Strasbourg se distingue ; sous la baguette avisée de Louis Martin, l'orchestre joue avec brio et ne craint pas de s'attaquer aux difficiles pages contemporaines du répertoire. La *Sinfonietta* d'Albert Roussel a été interprétée à merveille. Le principe des trois parties qui s'enchaînent est excellent, les contrastes s'affirment, l'opposition qui existe entre l'allégro initial et l'andante se trouve mieux placée en évidence que dans l'exécution d'une symphonie au concert, où des arrêts entre chaque mouvement rompent le charme. L'écriture radiophonique exige la continuité. Avant Roussel, Liszt ne se doutait pas de la valeur que prendraient ses poèmes symphoniques destinés à être joués sans désemparer... Emile Tellier s'est montré un soliste de marque dans l'interprétation du *Concerto* pour basson et orchestre de Marcel Bitsch qui utilise avec compétence le caractère ardent ou rêveur de l'instrument cher à Mozart.

W.-L. LANDOWSKI.

PROGRAMME

TOUS LES JOURS
(SAUF DIMANCHE ET LUNDI)

441 lignes

12 h. 30 et 21 h., Journal ; 13 h., Télé-Paris.

819 lignes

13 h., Télé-Paris ; 13 h. 20 et 20 h. 30, Journal.

DIMANCHE 1er AVRIL

441 lignes

11 h., Messe ; 17 h. 30, « Leçon de chimie à 9 heures » ; 21 h. 15, Images de Paulette Dubost ; 22 h. 15, La femme chez elle.

819 lignes

10 h. 30, films religieux ; 20 h. 45, « L'homme de nulle part ».

LUNDI 2 AVRIL

441 lignes

21 h. 15, « L'homme de nulle part » (film).

819 lignes

20 h. 45, « Ralph le Vengeur » (7e ép.) ; 21 h., « Leçon de chimie à 9 heures » (film).

MARDI 3 AVRIL

441 lignes

12 h. 45, La femme chez elle ; 21 h. 15, « Ralph le Vengeur » ; 21 h. 30, Tréteaux de la Télévision.

819 lignes

20 h. 45, La femme chez elle ; 21 h. 30, Tréteaux de la Télévision.

MERCREDI 4 AVRIL

441 lignes

22 h. 15, « Dakar, porte de l'Empire ».

819 lignes

20 h. 45, « Ralph le Vengeur » ; 21 h., « Dakar, porte de l'Empire » ; 21 h. 15, Rythmes d'Afrique.

JEUDI 5 AVRIL

441 lignes

12 h. 45, La femme chez elle ; 17 h. 30, Club du Jeudi au Cirque ; 21 h. 15, « Ralph le Vengeur » (8e ép.).

819 lignes

16 h., Club du Jeudi au Cirque ; 20 h. 45, « La duchesse de Langeais » (film pour adultes).

VENDREDI 6 AVRIL

441 lignes

17 h., Mires ; 21 h. 30, Etoiles de la danse.

819 lignes

15 h. 30, Mires ; 20 h. 45, « Ralph le Vengeur » (9e ép.) ; 21 h., La femme chez elle ; 21 h. 30, Etoiles de la danse.

SAMEDI 7 AVRIL

441 lignes

12 h. 45, Court métrage ; 15 h. 30, Activités d'une grande nation (films) ; 21 h. 15, « Ralph le Vengeur » et « La duchesse de Langeais ».

819 lignes

17 h. 30, Activités d'une grande nation ; 20 h. 45, « Le bandit Samourai ».

PETITES CHRONIQUES

Ci-dessus : M. Robert Blum, directeur général d'Hispano-Suiza, et M. Pearson, directeur général de Rolls-Royce.
En haut : l'ingénieur en chef Fischer et M. Lefaucheux, directeur général de la régie Renault.

UN NOUVEAU TURBORÉACTEUR

Le nouveau turboréacteur Hispano-Rolls-Royce « T. A. Y. » vient d'être présenté aux dirigeants de l'aviation française en présence de M. Maroselli, secrétaire d'Etat à l'Air. On sait que le « Nene », construit par Hispano sur licence Rolls-Royce, équipe en exclusivité depuis plusieurs années les

Le turboréacteur T. A. Y.

chasseurs de série et les prototypes français actuellement en construction. Le « T. A. Y. », qui lui succède sur les derniers avions à réaction britanniques, donne une poussée supérieure de 25 % à celle du « Nene », soit 2.840 kilos au lieu de 2.270. Il va être monté sur les matériels français, auxquels il assurera des performances comparables à celles des meilleures réalisations étrangères.

C. R.

Ci-dessous : l'Air-vice-marshall R. George, attaché militaire de Grande-Bretagne, et M. Pearson. En bas : M. Marcel Dassault et l'ingénieur en chef Maurice de Lorris.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE :

Winston Churchill, *le Tournant du destin* (Plon, tome I, *la Ruée japonaise*, IV-498 pages ; tome II, *l'Afrique sauvée*, 566 pages). Ces deux volumes de Mémoires du grand homme d'Etat anglais couvrent la période qui s'étend du 18 janvier 1942 au 5 juin 1943. On y suit, page par page, le drame diplomatique et militaire qui marqua le point culminant de la guerre et fit pencher le sort des armes du côté des Alliés. Nul homme n'a incarné d'une manière plus complète la volonté de vaincre et la foi dans la victoire que Churchill ; c'est dire ce que ces pages ont à la fois de passionnant et de révélateur. C'est l'histoire écrite par son plus dynamique animateur.

On y lira avec un intérêt tout particulier le récit des négociations qui ont préludé à l'ouverture du deuxième front. Churchill préconise le choix de l'Europe méridionale. Pour illustrer son argumentation, dans son entretien avec Staline, il dessine un crocodile : son plan est d'attaquer simultanément le ventre mou et vulnérable de l'animal et sa gueule redoutable. Et Staline, dont l'intérêt est à son comble, de s'écrier : « Que Dieu favorise cette entreprise ! »

L'historique des négociations anglo-américaines avec Giraud et Darlan, la tension des rapports — qui faillit aboutir à la rupture — entre Roosevelt et Churchill d'une part, le général de Gaulle de l'autre sont évoquées avec un remarquable esprit d'objectivité.

En juin 1943 les Alliés ne redoutent plus la destruction, mais le « match nul ». « La Grande Bretagne et les Etats-Unis, conclut Churchill, n'allaient pas tarder à acquérir la maîtrise des océans et des cieux. Le Destin s'était prononcé. »

De ce volume, comme des précédents, se dégage une impression lumineuse de confiance en soi et de sincérité ; c'est un document de première main.

ALBERT MOUSSET.

COURRIER MUSICAL

« La Passion » de Hændel

La musique du temps pascal nous a rendu si familières les *Passions* de Bach ou celle de Schutz que nous voilà tout béats de cette *Passion* de Hændel dont la chorale Raymond Le Gay vient de donner la première audition. C'est qu'il ne s'agit guère d'une partition connue... l'unique exemplaire conservé à la Bibliothèque Nationale y sommeillait, attendant sa résurrection : elle est venue, en ce dimanche des Rameaux 1951, et c'est à Raymond Le Gay et à Georges Cathelat que nous la devons. Trois ans de travail et de ferveur pour cette restitution précieuse — photographie, tirage du matériel, traduction du texte de Brokes mesure par mesure et syllabe par syllabe — pour qu'enfin retentisse sous les voûtes de l'église du Val-de-Grâce le gigantesque oratorio de Hændel. Elle est quasi nulle la carrière de ce chef-d'œuvre inconnu qu'on appelle *la Seconde Passion* (Hændel en avait composé une à dix-neuf ans), sa dernière production d'Allemagne ; elle affronte les chandelles pendant le carême de 1717, est redonnée à Hambourg en 1719, puis, le silence... « Œuvre puissante et disparate où le mauvais goût et le sublime se côtoient », a dit Romain Rolland. « Qu'il me soit permis de le contredire, s'écrie Raymond Le Gay. Ce fut une expérience décisive que cette composition, bien connue de Bach, et dont il se souvint, tel, par exemple, de l'admirable dialogue de la Fille de Sion et du Chœur, aux interjections eschyléennes... » Certes Hændel, qui s'épuisait à tenter l'implantation de l'opéra italien en terre anglaise, apporte à ses oratorios — véritables tragédies chorales — et en particulier à celui-ci, quelque chose de direct, de profondément humain, une expression dramatique inhabituelle à la nef ; plus que dans *le Messie*, les personnages — il n'y en a pas moins de dix-sept — vivent intensément la Passion : on songe à la réalisation scénique, et Raymond Le Gay m'a confié qu'il y songeait aussi. De la combinaison des masses chorales, alternant avec les soli, les ensembles vocaux et les récits, Hændel tire « des effets foudroyants ». L'exécution de cette œuvre monumentale, dont la durée — un peu plus de deux heures — ne pèse à nul moment et qui par endroits soulève l'auditoire d'un ardent souffle religieux, a été assurée par des solistes hors de pair : M^mes^ Desmoutiers, Hélène Bouvier, A.-M. Pannetier ; MM. J. Giraudeau, U. Teillaud et Dufont ; à l'orgue, Marie-Claire Alain ; les chœurs, eux aussi dignes d'éloges en tous points ; et l'orchestre — cadets du Conservatoire — composé selon les effectifs du temps, quintette à cordes et bois, assurant le soutien des voix sans les écraser : tout cela sous la férule de Raymond Le Gay ardent, enthousiaste, exigeant. Nous voilà enrichis d'une œuvre splendide pour la Semaine sainte : que les savants restituteurs en soient remerciés.

Il est grand temps, à ce propos, de vous parler de la tâche accomplie par la chorale Raymond Le Gay : elle fête son vingtième anniversaire, eut pour grand patron Vincent d'Indy et n'a cessé depuis de croître et de prospérer. Elle est ouverte à tout « mélophile » de bonne volonté : il suffit d'aimer la musique et de lui donner un peu de son temps. Je renonce à dresser le bilan de ses activités, car elle s'est vouée aux « concerts du Val-de-Grâce », autrement dit à la musique religieuse des grands siècles royaux ; après les dix-sept *Messes* de Mozart, après *la Passion* de Hændel, elle va restituer des motets et des psaumes inconnus de Lalande, de Couperin, de Rameau... L'église du vœu d'Anne d'Autriche, édifiée par Mansart « à la gloire de la Vierge qui enfante », avec sa coupole que décora Mignard et que chanta Molière, est merveilleusement propre à ces architectures musicales de lumière et de sérénité. Sachez que tout un public fidèle se presse aux concerts du Val-de-Grâce : celui des malades et des blessés militaires de France et d'ailleurs, celui du personnel médical, du plus haut au plus humble, et celui des auditeurs amis qui connaissent la valeur spirituelle d'une pareille tâche.

L. MAURICE-AMOUR.

« POUVOIR ET DÉMOCRATIE »

L'une des plus remarquées des conférences des Ambassadeurs, que dirige avec tant d'activité M. André David, a été celle de M. Bourgès-Maunoury, sur le thème : *Pouvoir et Démocratie*. Au cours de son exposé, le secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil montra comment il est possible de résoudre l'opposition fondamentale entre l'autorité de l'Etat et la liberté individuelle et de « gouverner par la liberté ».

NOTRE PROCHAIN SUPPLÉMENT

Le 14 avril paraîtra le prochain numéro de France-Illustration Littéraire et Théâtrale. *Il sera consacré à la comédie en 3 actes de Roger Vitrac :*

LE SABRE DE MON PÈRE

montée par Pierre Dux au théâtre de Paris avec Sophie Desmarets et Noël Roquevert. Nous rappelons que notre supplément théâtral et littéraire n'est servi que par abonnement couplé avec France-Illustration.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

M. Alfred Daber présente dans sa Galerie un choix d'œuvres de Jongkind et de Boudin. Ces deux maîtres de l'école de Saint-Siméon, en Normandie, furent, avec Lépine, les promoteurs de la conception de la peinture impressionniste. Peintres de l'atmosphère avant tout, ils se réclament tous trois — à des titres divers — de Corot. Chose curieuse, ces peintres, qui furent à l'avant-garde de l'impressionnisme, emploient fréquemment les gris, dans des jeux de valeurs très subtils, alors que tous les impressionnistes sont férus de couleurs et bannissent généralement le gris de leur palette. Boudin est véritablement mariniste ; il aime à évoquer non seulement la mer, mais la vie de plein air des gens de mer, les pêcheurs ou bien des touristes sur les plages. Jongkind, Hollandais d'origine, aime aussi les jeux de l'eau, les reflets, mais reste plus terrien.

Sous le haut patronage de S. E. M. le baron Guillaume, ambassadeur de Belgique, et du général Juin, résident général de France au Maroc, Max Moreau expose à la Galerie Bernheim-Jeune toute une série importante de peintures ou d'aquarelles relatant la vie marocaine. Ce sont tantôt des scènes de mœurs, tantôt des portraits de types raciaux, ou enfin des portraits officiels, tels que ceux de S. E. l'ambassadeur de Belgique ou du général Juin.

Jacqueline du Puyo est surtout pastelliste. Elle présente chez Bernheim-Jeune des paysages, mais sa prédilection semble aller aux natures mortes, surtout aux fleurs, dont les coloris rutilants sont si agréables à traduire au pastel.

Les éditions Hypérion viennent de faire paraître un volume consacré aux dessins espagnols, par José Gomez Sicre. Le texte en est excellent, avec de courtes notices sur chaque artiste. Les reproductions sur un fond beige jaunâtre uniforme ne sont pas toujours l'expression de la réalité.

MAURICE SÉRULLAZ.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Fêté dans le monde entier avec une grande ferveur, le douzième anniversaire du couronnement de Pie XII a donné lieu à Paris à plusieurs cérémonies. A Notre-Dame, Mgr Feltin a célébré, en présence de Mgr Roncalli, nonce apostolique, une messe pontificale à laquelle assistaient en particulier deux ministres, MM. Letourneau et Louvel.

A la nonciature, Mgr Roncalli a reçu les représentants du gouvernement, des Assemblées, du corps diplomatique, ainsi que de nombreuses personnalités catholiques. On notait, en particulier, la présence de MM. Monnerville, Jacques Fourcade, Georges Bidault, Robert Schuman, René Mayer, Letourneau, Petsche et Edgar Faure. M. Edouard Herriot, qui était empêché, s'était fait représenter par son chef de cabinet, M. Friol.

A l'occasion de cet anniversaire, M. l'abbé Glorieux a été nommé camérier secret de Sa Sainteté.

Mgr Feltin a présidé les cérémonies religieuses auxquelles a donné lieu, le 19 mars, jour de la Saint-Joseph, le centenaire de la fondation de l'asile de vieillards des Petites Sœurs des pauvres.

A cette occasion l'archevêque de Paris a servi lui-même aux vieillards le repas de midi.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

René Georgin : *Pour un meilleur français* (Editions André Bonne).

Grammairien distingué et poète à ses heures, M. René Georgin a sévèrement épluché les textes d'écrivains et de journalistes contemporains. Il distingue — même chez les auteurs les plus célèbres — des fautes par milliers, et il en a entrepris un classement méthodique fort riche d'enseignement.

Il ne découvre pas seulement des incorrections grammaticales, mais des néologismes, des impropriétés, qu'il nomme des « glissements de sens ». Il ne s'agit pas seulement de ces créations de mots parfois fort savoureuses que nous rencontrons à chaque page chez un Claudel, un Céline ou un Fargue, mais de véritables barbarismes d'autant plus graves qu'ils remplacent sans avantage les termes du vocabulaire traditionnel dont le sens est fort bien défini et dont la musique est plus élégante.

L'auteur s'en prend surtout à ces produits de l'ignorance, du bluff et du snobisme de notre temps, aux formules prétentieuses employées à contresens (*avatar, emprise, réaliser, concréter,* etc.) ; il combat l'initialite » ou l'abus des abréviations ; il stigmatise plaisamment la langue des affaires, du cinéma, du sport ; et il s'amuse à citer les pompeuses et pédantes maladresses du langage administratif *(procéder à des revisions* au lieu de *reviser, procéder à des redressements* au lieu de *corriger, le personnel du corps civilisé* qu'il faut traduire par *corps transformé en personnel civil).*

L'ouvrage ne trace pas de façon assez précise, à notre gré, la ligne de partage entre le vulgaire charabia et les inventions d'origine populaire (ou parfois précieuse) qui enrichissent les métamorphoses nécessaires du langage, mais c'est un utile document, présenté de façon fort alerte, pour tous ceux qui ont gardé le souci de s'exprimer avec pureté.

B. Ch.

POUR SAINTE-ANNE DU CONGO

Nous avons déjà plusieurs fois entretenu nos lecteurs de la construction de l'église Sainte-Anne à Brazzaville. Le gros œuvre en est terminé, mais, ouvert au culte le 1er novembre 1949, l'édifice n'a aucune couverture et n'oppose aux tornades d'A.-E. F. que sa voûte et ses ogives. Or celles-ci, en briques, courent grand risque de se détériorer et de mettre en danger la solidité de l'ensemble. Pour couvrir — et il faut le faire aussi vite que possible — il a été prévu une charpente métallique qui supportera 6.000 mètres carrés de tuiles émaillées vertes dont le coût représente 18 millions de francs.

L'A.-E. F. a pu, à peu près par son seul effort, amener le chantier à son état actuel. Elle voudrait que charpente et tuiles fussent fournies par la métropole, et de Brazzaville un vibrant appel nous parvient en faveur de l'achèvement de Sainte-Anne du Congo. Que la métropole vienne en aide généreusement aux bâtisseurs du sanctuaire. Les dons peuvent être envoyés à l'adresse suivante : « Les Amis du sanctuaire, souvenir de l'A.-E. F., 30, rue Lhomond, Paris (5e). C. C. P. Paris 6397-42.

COURRIER MEDICAL

L'Académie de médecine et le charlatanisme

L'Académie est une grande dame et l'on est toujours un peu surpris de la voir se pencher sur des problèmes qui, à première vue, relèvent des tribunaux correctionnels. Tout récemment elle a dû écouter un rapport sur le charlatanisme. Nous n'en avons connaissance que de seconde main. Il faut le regretter, car certains détails semblent étranges. Il est bien naturel que l'Académie réclame l'aggravation des peines contre les charlatans ou qu'elle prenne position contre la publicité donnée aux débats des procès qui leur sont intentés. En revanche, il est bien imprévu de voir le rapporteur, homme éminent d'ailleurs, se demander sérieusement s'il existe des guérisseurs de bonne foi. Le rapporteur note justement que la fausse éducation du public contribue au succès des charlatans. Il en accuse la presse et la radio : cela nous semble bien vrai, l'information écrite ou parlée n'est pas toujours aussi nette, aussi documentée, aussi autorisée qu'il le faudrait. Il est évident qu'il est facile d'améliorer cette situation ; le médecin est l'éducateur désigné ; à lui de rédiger les nécessaires articles de vulgarisation, à lui de peser chaque terme de son texte, à lui d'instruire le public qu'il doit soigner, à lui de révéler ce qui est acquis et solide, ce qui est possible, à lui de taire les espoirs trop frêles, à lui de « situer » ce qui est encore du domaine du laboratoire ou même de l'hypothèse et ce qui est déjà du domaine de l'application pratique — en un mot à lui d'écrire pour le grand public et à lui de prendre sa responsabilité, en signant, avec toute la discrétion requise s'entend, au besoin d'un pseudonyme, juste assez pour que ses pairs l'identifient. S'il ne peut écrire lui-même, c'est au médecin à documenter le journaliste et à exiger d'avoir la possibilité de corriger le texte définitif. C'est assurément dans ce sens qu'il faut entendre la recommandation donnée : « Les médecins doivent faire preuve d'une extrême prudence dans leurs rapports avec les journalistes. » Elle ne peut avoir comme sens qu'une invitation à des rapports plus fréquents et plus étroits, sinon ce serait abandonner cette information technique si importante à ceux-là mêmes qu'on accuse actuellement d'en faire mauvais usage.

R.-J. M.

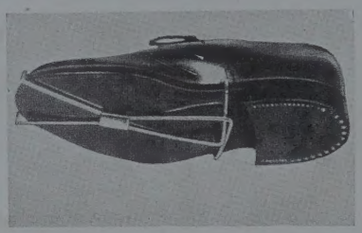
PETITES INVENTIONS TECHNIQUES NOUVELLES

MACHINE A TRADUIRE

L'Université de Californie utilise depuis peu une « machine à traduire » électronique qui fonctionne grâce à un tambour magnétique sur lequel figurent côte à côte des mots anglais et des mots allemands correspondants. Une machine à écrire automatique, branchée sur la machine, permet d'obtenir directement la traduction imprimée. Les mots anglais sortent dans l'ordre des mots allemands du texte original. Un troisième mécanisme classe ensuite ces mots de façon à rétablir la forme générale de la construction grammaticale anglaise.

EMBAUCHOIRS PERFECTIONNÉS

Un léger appareil métallique remplace avantageusement les « formes » ou embauchoirs intérieurs. Facilement transportables



pour le voyage, les embauchoirs nouveau modèle maintiennent les chaussures en forme sans nuire à l'aération nécessaire au séchage du cuir.

POUR DISTILLER L'EAU DE MER

Un nouveau procédé pour distiller l'eau de mer et la transformer en eau potable vient d'être expérimenté avec succès à bord du paquebot *Himalaya.* La quantité moyenne d'eau pure obtenue est de 350 tonnes par jour, à raison de 36 francs la tonne. Outre l'économie de temps réalisée aux escales, l'utilisation de ce système permet une économie de poids de 1.700 tonnes.

RADIO POUR MÉLOMANES

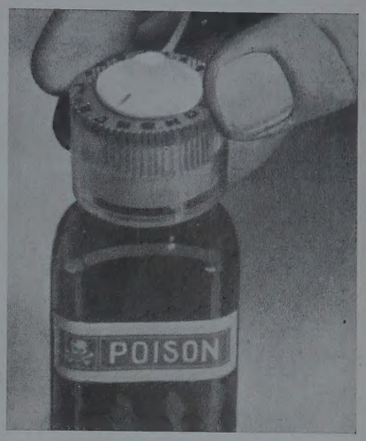
Un petit appareil accouplé aux postes récepteurs de radio supprime automatiquement la diffusion du « parlé », pour ne transmettre que la musique. Le dispositif comprend quatre lampes et un condensateur. Il utilise l'une des propriétés fondamentales de la parole. Celle-ci, contrairement à la musique, comporte une série ininterrompue de pauses extrêmement courtes entre les sons. Ces pauses, qui ne sont pas perceptibles par l'oreille, se traduisent par l'envoi de charges d'électricité dans le condensateur, lequel, ne pouvant se décharger, coupe le circuit du haut-parleur. Dès que la musique reprend, le condensateur rétablit le circuit en se déchargeant.

ACIERS COLORÉS

Des chimistes ont mis au point outre-Atlantique un procédé permettant le traitement de l'acier inoxydable à l'aide de colorants. Après son passage dans un bain d'acide phosphorique dilué et porté à ébullition, l'acide sort, suivant le temps d'immersion, avec une belle couleur rouge, verte, bleue ou violette. Peut-être aurons-nous bientôt des ustensiles de cuisine en acier coloré, le procédé de fabrication paraissant relativement facile.

ENVELOPPE PLASTIQUE

Des magasins américains proposent actuellement des enveloppes en matière plastique pour fusils de chasse, outils de précision et, même, instruments aratoires. Elles renferment un produit chimique empêchant la formation de la rouille. Les magasins procurent également des doses de « recharge », utilisables lorsque la substance protectrice s'est évaporée.

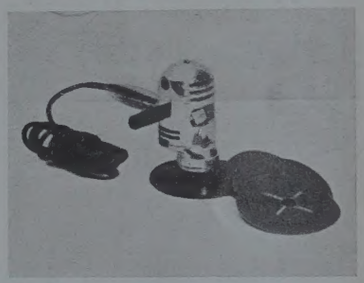


BOUCHON DE SURETÉ

Ce petit cadenas à combinaison s'adapte aux goulots des bouteilles contenant des produits dangereux. Tout risque d'accident est désormais écarté, la bouteille ne pouvant être ouverte que par la personne connaissant la combinaison.

OUTIL UNIVERSEL

Cet appareil, qui a la taille d'un rasoir électrique, rend de multiples services dans la maison. Il est utilisable aussi bien pour polir les meubles ou les parquets, frotter la



carrosserie de la voiture que pour raboter, gratter, affûter les outils ou percer bois et métaux. Deux dispositifs accessoires le transforment en pistolet électrique et en scie à métaux.

LE TERRASSIER MÉCANIQUE

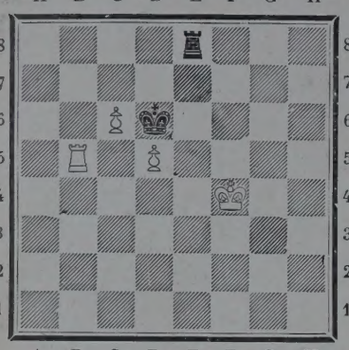
Cette pelle mécanique d'un nouveau genre reproduit exactement les mouvements d'un terrassier et permet le déplacement rapide des tas de sable ou de pierres. Un double mouvement de bascule évite la rotation de l'ensemble et assure un gain de temps considérable.

C. T.

LES ÉCHECS (N° 85)

Suite de la solution de l'étude n° 86,*

par André Chéron.



9. ... Tç1-d1 ? perdrait à cause de 10. Ta5-ç5 !!, Rd6-ç7. — 11. Tç5-b5 (menace 12. Tb5-b7+ et 13. Tb7-d7 gagne). — 11. ... Rç7-d6. — 12. Rb2-b3, Td1-d4 (si 12. ... Td1-a1 ou d2 ; 13. Rb3-b4 voir 1. ... Té8-h8 ? Si 12. ... Td1-ç1 ; 13. Rb3-a4 !, Tç1-a1+ ; 13. Ra4-b4 gagne). — 13. Tb5-ç5 !! gagne, comme déjà vu.

De même 9. ... Tç1-ç4 ? perdrait à cause de 10. Rb2-b3, Tç4-ç1. — 11. Ta5-b5 gagne.

Reprenons la solution après 9. ... Tç1-h1 !

10. Ta5-b5, Th1-h8 ! (et non 10. ... Th1-h3 ? ; 11. Tb5-b7 gagne, Rd6×d5 ; 12. ç6-ç7, Th3-h8 ; 13. Tb7-b8. Ni 10. ... Th1-h7 ? ; 11. Rb2-ç3 ! gagne, Th7-a7 ; 12. Tb5-b7 ! ; ou 11. ... Th7-h1 ; 12. Rç3-b3 !!, Th1-a1 ; 13. Rb3-b4 !!). — 11. Rb2-a3, b3 ou ç3, Th8-a8 !. — 12. Rb3 (12. Rb3-ç3, Ta8-a3+ ou a6 nulle, mais non 12. ... Ta8-a4 ? ; 13. Tb5-b4 gagne, Ta4-a3+ ; 14. Rç3-b2, Ta3-a8 ; 15. Tb4-d4 ; ou 14. ... Ta3-d3 ; 15. Tb4-b5). — 12. ... Ta8-a7 !!. — 13. Rb3-b4 (13. Tb5-b7, Ta7×b7+ nulle ; 14. ç6×b7, Rd6-ç7 et ×b7 et le roi noir parvient juste à temps sur d7 pour faire nulle). — 13. ... Ta7-a1 !! ramenant la position critique avec trait aux blancs. Partie nulle.

Ou 10. Rb2-a2, Th1-h3 (ou 10. ... Th1-g1). — 11. Ta5-b5, Th3-h8 ou Tg1-g8 nulle ; et non 11. ... Tg3 ?. — 12. Tb5-b3 gagne, Tg3-g2+. — 13. Tb3-b2, Tg2-g8. — 14. Tb2-d2 gagne.

Ou 10. Ta5-a8, Th1-h7 ! (menace 11. ... Rd6×d5 nulle). — 11. Ta8-d8+, Rd6-ç7. — 12. Td8-f8, Rç7-d6. — 13. Tf8-f5, Th7-h3 !! Partie nulle.

Variante A). Si 9. Rç3-d2, Tç1-h1 ! (et non 9. ... Tç1-ç4 ? ; 10. Rd2-é3 ! gagne, Tç4-ç1 ; 11. Ta5-b5, Tç1-a1 ; 12. Tb5-b8 ! ; ou 11. ... Rd6-é5 ; 12. Ré3-d3, Ré5-d6 ; 13. Rd3-d4, Tç1-d1+ ; 14. Rd4-ç4, Td1-ç1+ ; 15. Rç4-b3, Tç1-b1+ ; 16. Rb3-a4 ; ou 10. ... Rd6-é5 ; 11. Ré3-d3, Tç4-ç1 ; 12. Ta5-b5). — 10. Rd2-é2 (10. Ta5-b5, Th1-h8 ! ; 11. Rd2-ç3, d3 ou é3, Th8-a8 ! Nulle). — 10. ... Th1-h3 (ou 10. ... Th1-ç1 ; 11. Ta5-b5, Tç1-a1 ; 12. Tb5-b8, Ta1-a7 ; 13. Tb8-b7, Ta7×b7 nulle ; ou 13. Tb8-d8+, Rd6-é7 ; 14. Td8-g8, Ré7-d6 ; 15. Tg8-g5, Ta7-a3 ! Nulle). — 11. Ta5-a8, Th3-h7. — 12. Ta8-d8+, Rd6-ç7. — 13. Td8-f8, Rç7-d6. — 14. Tf8-f5, Th7-h3 !. — 15. Tf5-f3, Th3-h2+. — 16. Ré2-d1 (16. Tf3-f2, Th2-h5 et les pions tombent). — 16. ... Rd6×d5. — 17. ç6-ç7, Th2-h8. — 18. Tf3-d3+, Rd5-ç6. — 19. Td3-d8, Th8-h1+ et Rç6×ç7 nulle.

La résistance des noirs est insurmontable.

Démontrons maintenant que 1. ... Té8-a8 ! est le seul coup qui fait nulle.

Si 1. ... Té8-h8 ?. — 2. Rf4-é4 gagne, Th8-h4+. — 3. Ré4-d3 (menace 4. Tb5-b8), Th4-h3+, h5 ou h8. — 4. Rd3-ç4, Th4+ (si 4. ... Th1 ; 5. Tb5-b8 !, Th1-ç1+ ; 6. Rç4-d4, Tç1-d1+ ; 7. Rd4-é4, Td1-é1+ ; 8. Ré4-f4 !, Té1-f1+ ; 9. Rf4-g5, Tf1-g1+ ; 10. Rg5-f6, Tg1-f1+ ; 11. Rf6-g6, Tf1-g1+ ; 12. Rg6-f7, Tg1-f1+ ; 13. Rf7-é8, Tf1-é1+ ; 14. Ré8-d8, Té1-h1 ; 15. Rd8-ç8, Rd6×d5 ; 16. Tb8-b6 !, Rd5-ç5 ; 17. Rç8-b7, Th1-h6 ; 18. Tb6-b1). — 5. Rç4-b3, Th4-h1 (5. ... Th4-d4 ; 6. Tb5-ç5 !! gagne). — 6. Rb3-a4 !! (menace 7. Ra4-a5 et 8. Ra5-b6 gagne. Et non 6. Rb3-b4 ?, Th1-a1 ! Nulle). — 6. ... Th1-a1+. — 7. Ra4-b4 et nous revoici à la position critique, mais avec trait aux noirs, ce qui perd ces derniers. Il suit 7. ... Ta1-a2 (si 7. ... Ta1-a7 ou a8 ; 8. Tb5-b7. Si 7. — Ta1-a6 ; 8. Tb5-b8). — 8. Tb5-a5 (va menacer Ta5-a8 sans arrêt). 8. ... Ta2-b2+ ou d2 (si 8. ... Ta2-ç2 ; 9. Ta5-a8, Rd6×d5 ; 10. Ta8-d8+, Rd5-é ; 11. Rb4-b5 gagne). — 9. Rb4-ç4, Tç2+. — 10. Rç4-d4, Tç2-d2+. — 11. Rd4-é4, Td2-é2+. — 12. Ré4-d3 !, Té2-é1 (si 12. ... Té2-é5, é7 ou é8 ; 13. Rd3-ç4, Té4+ ; 14. Rç4-b5, Rd6×d5 ; 15. Ta5-a7 et d7+). — 13. Ta5-a8 ! (menace d'installer la tour banche à d7 sans perdre de pion, ce qui gagnerait). — 13. ... Té1-d1+. — 14. Rd3-ç4 (plus simple que 14. Rd3-é4 qui gagnerait aussi, Td1-é1+ ; 15. Ré4-f4, Té1-é7 ; 16. Ta8-d8+, Rd6-ç7 ; 17. d5-d6+ !, Rç7×d8 ; 18. d6×é7+, Rd8×é7 ; 19. Rf4-é5, Ré7-é8 ; 20. Ré5-é6, Ré8-d8 ; 21. Ré6-d6 ; ou 15. ... Té1-f1+ ; 16. Rf4-g5, Tf1-f7 ; 17. Ta8-d8+, Rd6-ç7 ; 18. Rg5-g6, Tf7-é7 ; 19. Td8-f8, Rç7-d6 ; 20. Tf8-f7, Té7-é8 ou é1 ; 21. Tf7-d7+). — 14. ... Td1-ç1+. — 15. Rç4-b5, Tç1-b1+. — 16. Rb5-a6, Tb1-a1+. — 17. Ra6-b7, Ta1-b1+. — 18. Rb7-ç8 gagne.

Tout autre coup des noirs perdrait de même. Exemples :

Si 1. ... Té8-é1 ? ou é2 ?. — 2. Tb5-b8 gagne.

Si 1. ... Té8-é7 ?. — 2. Tb5-b7 gagne.

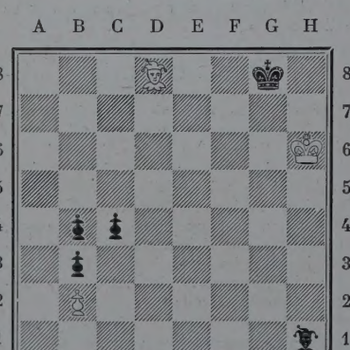
Si 1. ... Té8-é5 ?. — 2. ç6-ç7 gagne, Té5-é8. — 3. Tb5-b8.

Si 1. ... Té8-g8 ?, f8+?, d8 ? ou ç8 ?. — 2. Rf4-é4 gagne.

Si 1. ... Rd6-ç7 ? ou é7 ?. — 2. Tb5-b7+ et d7 gagne.

Je démontrerai dans une prochaine chronique que si l'on déplace les six pièces du diagramme n° 86 d'une ou de deux colonnes vers h, les noirs perdent s'ils ont le trait, mais font partie nulle si les blancs ont le trait.

Etude inédite n° 87, par André Chéron.



Les blancs jouent et font partie nulle.

Cette étude tend un piège dont la réfutation est un problème en soi.

André Chéron.

* Voir *France-Illustration* du 17 mars 1951.

L'ACTUALITÉ MISE EN GRILLE

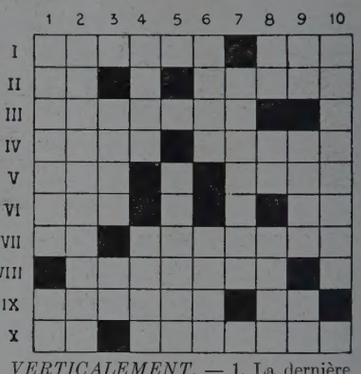
Solution du problème n° 3

HORIZONTALEMENT. — I. Westerns (dans son dernier film, « Melody cocktail », Walt Disney se livre à une parodie des westerns). — II. Aïe. — Visite (la visite du président Auriol au président Truman... et la « visite de digestion »).— III. L. P.— Ir.— IV. L. T. — Evêques (l'Assemblée plénière des évêques va se tenir le 3 avril pour la première fois depuis 1906 et l'expression : « Un chien regarde bien un évêque », qui se dit de quelqu'un qui se fâche de ce qu'on le regarde). — V. K. E. — VI. P'tite Lili (la comédie musicale de Marcel Achard). — VII. Taine. — S. A. L. — VIII. R. G. R. — RAV. (Var). — M. L. — IX. Ie. — La barbe (l'expression « la barbe », admise par le Larousse du XX[e] siècle, mais que l'Académie a refusé d'admettre). — X. Cancer (la semaine nationale de défense contre le cancer et le match de boxe Robinson-Kid Marcel, titre en jeu, pour lequel le boxeur noir abandonnera le montant total de sa bourse en faveur de la lutte contre le cancer).

VERTICALEMENT. — 1. Wall (l'interprète de la pièce « Tapage nocturne »). — Trio. — 2. E. I. — Tapage (la pièce « Tapage nocturne » au théâtre Edouard-VII). — 3. Sel. — Tir. — 4. Pékin. — La. — 5. E V. — Vétéran. — 6. Rive. — A. B. C. (le théâtre A. B. C., où se joue la « P'tite Lili ». — 7. N S. — Væ (Væ Victis). — 8. Unis. — R R. — 9. Tie. — Lamb. — 10. Versailles. (Les statistiques indiquent qu'en 1950, 760.640 visiteurs ont été enregistrés au château de Versailles, qui se trouve être après le Vatican le lieu le plus visité d'Europe).

Problème n° 4

HORIZONTALEMENT. — I. Plus d'un nous a appris que le président Auriol en demanderait à Ottawa à M. Saint-Laurent (6). — Ne se résout pas pardessous la jambe (3). — II. Symbole (2). — Peut vous faire tourner la tête (5). — III. Point de friction (7). — IV. A déjà servi (4). — Ne devra plus suivre le timbre (5). — V. Points (3). — Pas toujours facile à réaliser sur le terrain (4). — VI. Article (3). — En ronde (2). — VII. D'un auxiliaire (2). — Vient d'être encore mise à l'index (7). — VIII. Evidemment plus petite à Saint-Jean-de-Luz qu'à Marseille (7). — IX. Ses membres touchaient plus d'une obole (6). — Adverbe (2). — X. Ancienne unité (2). — A subi une secousse (7).



VERTICALEMENT. — 1. La dernière pomme de discorde (7). — Abréviation dans un système (2). — 2. Rafraîchissent nos pas (10). — 3. Bien passées ce moisci (4). — Symbole (2). — 4. Ne bavassait pas (4). — Après la poire (4). — 5. Pour vivre très largement, les grandes s'imposent (7). — 6. Rappelle que la marche est un excellent exercice (4). — Anagramme d'un paiement (4). — 7. Laissera filer des notes pour les 2.000 ans de Paris (7). — 8. Début de rire (2). — Voyelles (2). — Dans un nom chinois (4). — 9. Préfixe (2). — Roi qui précède évidemment 14 (4). — Préposition (2). — 10. N'empêchent pas le détournement de leur fille (8).

J. Dercy.

COURRIER DE LA PHILATÉLIE

Nouvelles de France

Le 19 mars, un timbre de 15 fr. vermillon à l'effigie de Jules Ferry a été mis en circulation. A titre exceptionnel, la vente avait commencé le 17 mars, à Saint-Dié, patrie du grand homme d'Etat, qui fut méconnu de son vivant mais auquel la France entière rend aujourd'hui un hommage mérité ; le bureau de cette ville a utilisé un cachet spécial pour le courrier du premier jour.

La vignette, imprimée en taille douce, en grand format, a été dessinée et gravée par Cottet. C'est elle que nous reproduisons ci-dessus.

J. Bellay.

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

St-PAUL (mer à montagne), **Alpes-Maritimes.**
PENSION JEANNE-D'ARC chez ROBERT.
Tél. 64. Cuisine régionale. Tout confort. Terrasse, calme, repos, soleil.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

VENTE au Palais à Paris, le 14 Avril 1951, 14 h.
PROPRIÉTÉ à TROUVILLE-sur-MER
r. des **LONGS-BUTS** et bd d'**HAUTPOUL**, dénommée
" VILLA les PAQUERETTES "
Cont. 5.585 m² env. Droits aux dommages de guerre
TERRAIN de 1.760 m² env., **MÊME VILLE** et **RUE**
en face de la VILLA des PAQUERETTES.
Libre de location. Mise à prix : 2.900.000 fr.
S'appli. aux élém. subs. pour **500.000 fr.** et **2.400.000 fr.** à la cession des **dommages de guerre.**
S'adr. à Me **Jacques LAURENT**, avoué à Paris, 72, bd Haussmann ; Me ADER, not. à Paris ; Me SURVILLE, av. à Pont-l'Evêque ; M. VINCENT, arch. à Trouville ; sur les lieux pr visiter.

CHRYSANTHÈMES D'AUTOMNE
à très grandes fleurs

Vous pouvez très facilement produire vous-même ces fleurs si recherchées pour la Toussaint.

COLIS A 10 CHRYSANTHÈMES tous coloris, franco à domicile : **425 fr.**

COLIS B 20 CHRYSANTHÈMES tous coloris, plus une nouveauté rouge et or LÉON PIN, franco à domicile : **785 fr.**

Notice spéciale pour culture à grande fleur jointe à chaque colis.

● Pour avoir pendant tout l'été de très belles fleurs en abondance, plantez maintenant notre colis **MOISSON DE FLEURS.** Ce colis contient : **2** Glaïeuls BLEUS NOUVEAUX, **2** Glaïeuls blancs PRINCESSE DES NEIGES, **2** Glaïeuls CROIX ROUGE, **12** Glaïeuls hybrides de tous coloris, **1** CANNA à fleurs d'Orchidées, **10** MONTBRETIAS Orangés, **5** TRÈFLES A 4 FEUILLES, **1** GLOXINIA Erecta à fleurs éclatantes veloutées, **1** ARUM d'Ethiopie odorant. **650 fr.**
Le colis franco à domicile :

Paiement par mandat joint à la commande ou contre remboursement (frais en plus)

Nous ajoutons gratuitement un FERRARIA PAVONIA, curieuse plante dont les fleurs rappellent le dessin des plumes de paon, aux commandes comprenant plusieurs colis, pour faire bénéficier nos Clients de l'économie réalisée sur l'emballage.

ETAB[T] HORTICOLE
LÉONPIN
France Saint-Genis-Laval Rhône
Compte Postal : 918-45 Lyon

ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

BILLARD RÉDUIT D'UNE PRÉCISION DE MATCH

et d'un rendement partait assurant un jeu aussi intéressant que sur un billard plus grand, car la proportion de chaque élément a été minutieusement étudiée.

Très robuste, il peut affronter sans inconvénient la fatigue qui est imposée au matériel dans les lieux publics et il est assez élégant pour trouver sa place dans les intérieurs les plus soignés. Rien de plus facile que d'y adapter un dessus pour en faire une table.

Châssis chêne massif 1 m. 65 × 0 m. 93, pieds réglables et cadre métallique laqué (toutes teintes). Table ardoise, bandes caoutchouc, drap pure laine, billes ivoire, avec quatre queues : 56.500 francs.

Venez ou écrivez, BILLARDS PROUST (fabricant), 120, rue de Tolbiac, Paris (métro Tolbiac), où vous trouverez également un grand choix de jeux de société (jacquets, damiers, échecs, etc.) et des articles en ivoire pour *vos cadeaux*.

TOUT SUR LA FRÉGATE

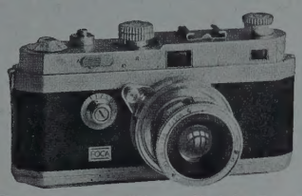
VOUS connaîtrez enfin toutes les phases passionnantes qui ont permis la réalisation de cette voiture en lisant dans le N° 60 de *l'Automobile* l'enquête consacrée à cette étude.

Au sommaire également :
— La Simca-9 « Aronde » ;
— Retour du Cap;
— Le matériel de course 1951 ;
— La participation française aux courses ;
— Pour ou contre la conduite à gauche ;
— Construisez votre voiturette 125 centimètres cubes ;
— Souvenirs de Montlhéry ;
— Application à l'aviation des moteurs d'autos ;
— Les motos de record ;
— La cote des voitures d'occasion ;
— Les pages aviation et motonautisme.

En tout 40 pages, 100 illustrations. En vente partout, à défaut contre 60 francs à *l'Automobile*, 8, rue de Milan, Paris (9e).

PHOTO-PLAIT

VOUS évite les mécomptes : venez choisir votre appareil photo et cinéma :



Foca, Lumière, Kinax, Kodak, Royer, Sem, Drepy, Telka, Pontiac, Cinés Pathé-Baby, Paillard, Emel, etc., chez PHOTO-PLAIT, 39, rue La Fayette, Paris (9e), où un choix très important est à votre disposition.

Vous trouverez la même variété dans ses succursales de Paris : 142, rue de Rennes (6e) (gare Montparnasse) ; 12, avenue Franklin-D.-Roosevelt (8e) ; 142, rue de Rivoli (1er) ; 104, rue de Richelieu (2e) (Bourse) ; 15, galerie des Marchands (gare Saint-Lazare) ; 6, place de la Porte-Champerret (17e).

Demandez le catalogue *Photo-Cinéma* 1951, 216 pages, contre envoi de 100 francs, remboursable sur premier achat de 1.500 francs. Facilités de paiement.

REVITALISEZ VOS CHEVEUX BLANCS

CHEZ vous, discrètement, utilisez le peigne du Docteur NIGRIS, qui en quelques jours redonnera à vos cheveux blancs leur teinte primitive. Sans teinture. Sans danger. Milliers de références. Brochure 47 contre 30 francs en timbres. Envoi discret.

NIGRIS, Cap-Martin (Alpes-Maritimes).

DES MILLIONS ÉCONOMISÉS DANS LES BUREAUX

QUAND on constate le succès sans précédent des petites machines Ormatic (pour multiplier jusqu'à 250 exemplaires), on se demande comment les hommes d'affaires et les industriels pourraient maintenant s'en passer.

Textes, dessins, graphiques (manuscrits ou dactylographiés), tout est reproduit instantanément et proprement avec cette petite merveille. Il suffit d'y glisser l'original pour qu'il soit reproduit sans encre, ni photo, ni électricité, avec toutes les couleurs originales.

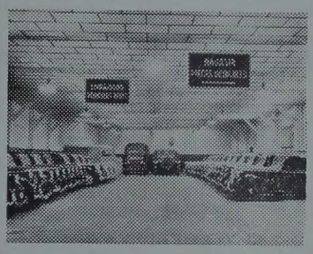
Économie considérable de temps, de papier, de carbone. Usages innombrables dans les bureaux. Les dactylos sont folles de l'Ormatic, qui leur évite la corvée des copies avec carbones multiples.

L'Ormatic ? Une joyeuse révolution où tout le monde est gagnant.

Demander spécimens-tirages et notice en citant *France-Illustration*, à Grog et Cie, 37, avenue George-V, Paris (8e). Ely. 14-10 (9 lignes).

CLIMATISATION

EMBELLISSEZ et modernisez votre garage et vos ateliers par la pose d'un plafond VITREX. Vous réaliserez



S. C. A., concessionnaire Citroën à Neuilly-sur-Seine, 65, av. du Roule.

ainsi très économiquement une climatisation, hiver comme été. Les voitures seront protégées du gel, de la poussière et de la chaleur.

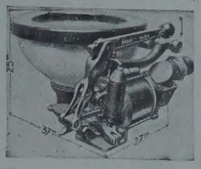
Demandez la documentation F. I. à VITREX, 27, rue Drouot, Paris, qui installe dans toute la France.

DEUX ACCESSOIRES

réellement indispensables compléteront maintenant votre confort à bord.

a) *La toilette porcelaine* s'effaçant dans l'épaisseur de la cloison de votre bateau.

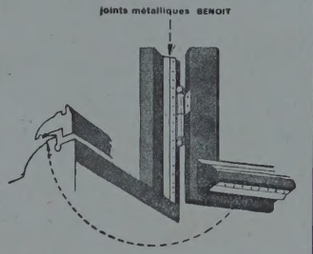
b) *Le Kid* (w.-c. de format réduit, offrant tous les avantages des grands). La même Maison construisant tous autres accessoires tels que chaînes, ancres, compas, lochs, winches, etc.



Éts Cl. BONNET et FILS, 4, rue de la Bastille, Paris. Tél. : ARC. 95-00.

LE SEUL CALFEUTRAGE RATIONNEL ET EFFICACE

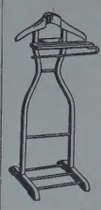
les joints métalliques Benoit, placés en feuillure des fenêtres et portes. Les joints Benoit suppriment les courants d'air, les déperditions de chaleur et les infiltrations de vent, pluie, bruit, poussières.



Les joints métalliques Benoit assurent une économie de chauffage d'environ 35 %. Ils sont garantis dix ans et pratiquement inusables. Agences et pose dans toute la France. Demandez la documentation gratuite n° 46, sans engagement de votre part.

Établissements E. BENOIT et Cie, 11, rue des Petites-Écuries, Paris (10e). TAI. 66-24 et 25. A Alger : M. Heilès, Les Brises, Pointe-Pescade.

LE PORTE-HABITS VESTIAIRE LE « PRAKTIK »

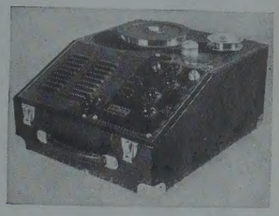


IL comporte un cintre, une tringle support de pantalon, une tablette vide-poches amovible et un support pour chaussures. Chaque matin vous aurez ainsi à la portée de la main vos vêtements, le contenu de vos poches, cravate, bretelles. Veston et pantalon conserveront leur forme et vous n'aurez plus à recourir au repassage, si funeste aux complets. De faible encombrement, le « PRAKTIK » trouve sa place dans le cabinet de toilette ou la chambre. Se fait en bois de différentes teintes ou laqué blanc.

Demandez la notice gratuite à l'ÉBÉNISTERIE SÉTOISE, 48, rue Pierre-Sémard, à Sète (Hérault). Dépositaire à Paris : KIRSCH et THOMAS, 28, rue Jacques-Louvel-Tessier, Paris (10e). Téléphone : BOT. 36-12.

VOTRE TEMPS SI PRÉCIEUX

VOTRE temps a un prix suivant votre activité ; votre heure de travail peut être de 1.000, 10.000 fr. ou plus, car vous êtes le nerf moteur de votre entreprise.



Filson, la machine à dicter.

Gagnez du temps en utilisant la machine à dicter FILSON, qui vous permettra d'augmenter votre rendement. Vous pourrez ainsi dicter votre courrier, donner vos ordres à l'heure où vous recevrez peu de visites et de coups de téléphone. Demandez une démonstration aux Éts FILSON, 18, rue d'Enghien, Paris (10e). PRO. 07-14.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

TARIFS D'ABONNEMENT

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE »

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	446,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9,15	11
	Un an...	14	18	18,25	22
CANADA (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10,08	12,23
	Un an...	15,15	19,84	20,15	24,45
PORTUGAL (escudos)	6 mois...	202,75	258,50	262,75	318,50
	Un an...	405,50	517	525,50	637
SUISSE (francs suisses)	6 mois...	30	38,25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1951. N° 147. — Printed in France.

Pour vos Enfants :
POTAGES
GATEAUX
ENTREMETS
FLORALINE
RIVOIRE & CARRET
LYON — MARSEILLE — PARIS
WALLACE & DRAEGER